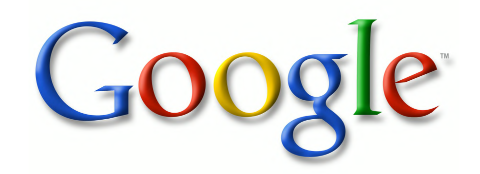


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

100 B 67

Digitized by Google



Indian Institute, Oxford.

THE MALAN LIBRARY

PRESENTED

BY THE REV. S. C. MALAN, D.D.,

VICAR OF BROADWINDSOR,

January, 1885.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ORIGINE

DES DÉNOMINATIONS ETHNIQUES

DANS LA RACE ARYANE

Digitized by Google

Nancy, imprimerie de v^e Raybois, rue du faub. Stanislas, 3.

Digitized by Google

DE L'ORIGINE

DES

DÉNOMINATIONS ETHNIQUES

DANS LA RACE ARYANE



ÉTUDE DE PHILOLOGIE ET DE MYTHOLOGIE COMPARÉES

PAR

JULES BAISSAC



PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15

ANCIENNE MAISON TH. BARROIS

1867

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Ce que j'offre au public, dans les pages qui vont suivre, n'est qu'un essai très-sommaire, qui devait servir de note justificative dans un ouvrage encore inédit d'un caractère plus général et que j'en détache à cause de sa longueur.

Loin d'avoir épuisé mon sujet, je n'ai guère fait que poser un principe, dont je n'ai même pas poursuivi le développement dans tout ce qu'il aurait pu me donner. J'ai voulu seulement me rendre compte des motifs qui déterminèrent les premiers groupes âryans à se dénommer comme ils le firent. Il m'avait semblé que, dans les étymologies auxquelles on a communément recours, on rattachait l'origine des noms ethniques à des circonstances trop rapprochées et trop particulières ; que les abstractions,

Digitized by Google

notamment, qu'on donnait pour point de départ de l'idée, ne pouvaient remonter au berceau d'une race et ne devaient s'être formées que dans des périodes tout à fait secondaires, soit comme développement, soit comme altération de quelque chose de concret et de plus primitif. J'ai donc fait abstraction de tout ce qui avait été dit jusqu'ici ou, du moins, j'ai essayé de lire autrement qu'on ne l'avait fait. Pour être nouvelles, mes interprétations ont-elles été heureuses? C'est ce qu'il appartient au public savant d'apprécier.

Digitized by Google

DE L'ORIGINE
DES DÉNOMINATIONS ETHNIQUES
DANS LA RACE ARYANE

I.

En dehors du cercle étroit où se mouvaient les hommes de la primitive époque, leur esprit ne concevait rien que d'informe et d'incohérent, de même que leur vue n'apercevait que trouble et confusion. C'est ainsi que les Aryas, nos ancêtres de la Bactriane, ne voyaient dans leurs voisins, à peine distingués par eux des animaux (ἄλογοι = *privés de la parole*), que des êtres tout à fait inférieurs, des *bharabhras* ou des bègues. La dénomination de *barbare*, affectée par les Grecs à tout ce qui n'était pas eux, avait également la double signification de *sauvage* et d'*homme qui ne parle pas;* car, avant de vouloir dire simplement *étranger*, comme en des temps plus près de nous,

Digitized by Google

il s'appliqua d'abord à quiconque ne pratiquait pas la langue hellénique ou parlait d'une manière confuse. Les Slaves, dont le nom, suivant une étymologie donnée par Gretsch (1) et que nous croyons vraie à certains égards, dériverait de *slowo*, la *parole* et la *faculté de parler*, appelaient, eux aussi, leurs voisins de race germanique *Niemcy* (2) ou muets; et c'est de ce même terme, légèrement modifié selon les dialectes, que tous les peuples de cette famille désignent encore aujourd'hui les Allemands. Néanmoins, dans le radical *slowo*, le sens de parole n'est pas le sens originel. De même qu'en sanscrit et en grec, où nous verrons plus loin l'idée de *parler* se développer de celle de *briller*, ce sens est dérivé de *splendeur* ou *éclat*, contenu dans la forme *slawa*, commune à tous les dialectes slaves.

II.

La patrie, pour la plupart des races humaines, fut donc, en opposition avec l'étranger, le pays de la lumière.

Relativement à ce qui l'entoure, l'homme est un centre, et le point de l'espace qu'il habite est bien, sous ce rapport, ainsi que se le représentent aujourd'hui encore les Chinois, le milieu même du monde. C'est de là qu'il s'épand, et le rayonnement de son regard, comme celui de sa pensée, éclaire les objets environnants dans la me-

(1) *Grammaire russe*, t. I, Introduction, p. 3.
(2) *Niemcy*, pluriel de *niemec*, est la forme polonaise.

Digitized by Google

sure de la distance où ils se trouvent de lui : il est un foyer, dont on ne s'éloigne que pour se perdre graduellement dans l'ombre ou le vague.

Ainsi, le terme d'Arie, qui servit à nos premiers parents à désigner le berceau de leur enfance, se rattache par ses radicales à une double famille de mots : à ceux qui renferment l'idée de clarté et à ceux dans lesquels est contenue l'idée de terre ou de pays. Dans le premier sens, *arya* est d'abord, en sanscrit, un surnom affecté de préférence à Indra, l'éther lumineux et le soleil, puis à Agni, le feu; on en retrouve aussi les deux premières lettres, constitutives de son état absolu, dans plusieurs noms appliqués soit au soleil proprement dit, soit à l'aurore, ou qui expriment des objets à éclat.

Au point de développement où le mot se présente à nous, dès l'époque la plus reculée possible, *ârya* est donc un terme correspondant aux titres nobles de *clari*, *sereni*, etc., des derniers temps de l'empire romain.

Toutefois, avant de s'abstraire en une signification aussi transcendante que celle-là, ce terme dut nécessairement désigner quelque chose de concret. L'analogie nous dira que le sens direct et premier dut être celui de *blanc*, auquel nous ramènerons toutes les dérivations par lesquelles l'idée a passé, se transformant du *blanc* au *clair*, du *clair* au *brillant*, du *brillant*, par abstraction, à l'*illustre*, au *noble*, etc ; et la conclusion à tirer sera que notre race âryane se dénomma ainsi, à l'origine et d'une manière générale, par opposition à une autre race au teint plus obscur.

Digitized by Google

III.

Les Aryas ou *clari viri* ayant appelé de leur nom la contrée qu'ils habitaient, l'Arie devint nécessairement la terre par excellence, et c'est ce qui explique comment *era* (ἔρα) en grec, *ar* en gaélique, *erō* en vieil allemand, *ira* en sanscrit, etc. désignent simplement la terre. La généralisation part toujours d'un fait particulier, le plus rapproché de nous.

Le même radical se retrouve dans le grec ἄρουρα, le latin *arvum*, le gaélique *ire*, *irioun*, qui veulent dire terre *labourable*, et a fait naître le grec ἀρόω, le latin *aro*, irlandais *ar*, lithuanien *ar-ti*, russe *or-at*, gothique *ar-ian*, anglo-saxon *er-jan*, anglais *ear*, etc., dont le sens est celui de *labourer*.

Il y a des auteurs, notamment les grammairiens de l'Inde et la plupart des sanscritistes d'Europe, qui préfèrent dériver le substantif du verbe; mais, s'il est vrai, pour les noms abstraits ou d'action, qu'ils sont généralement formés des verbes auxquels ils correspondent, l'action étant postérieure à l'initiative de l'agent exprimée par le verbe proprement dit, c'est beaucoup moins exact pour les noms concrets, qui sont les images et, conséquemment, la reproduction plus ou moins immédiate des choses elles-mêmes.

Le grec ἀρόω, le latin *aro*, etc., ne sont donc point les déterminatifs du sens premier de terre dans les substantifs ἄρουρα, *arvum*, etc. Autant vaudrait dire que le mot *terre*,

Digitized by Google

en français, procède de *terrasser*. Le sens dérivé, contenu dans le verbe en question, a bien pu, il est vrai, réagir sur le primitif et déterminer la nuance de *terre labourable* des mots *ἄρουρα*, *arvum*, mais il est impossible que le radical absolu n'ait pas un caractère concret.

L'analogie de la dénomination topique d'Arie, formée de l'appellatif ethnique *ârya*, nous autorise à ne voir dans le mot gothique *thiuda*, qui signifie la *terre* et qui a fourni l'adjectif *thiudisk*, d'où l'allemand *teutsch* et *deutsch*, qu'un inférieur de l'idée de clarté, contenue dans les radicales de ce terme. L'accent tonique, dans *thiuda*, pesant exclusivent sur l'*i*, ainsi que paraissent le confirmer les dérivés *teutsch* et *deutsch*, que l'on prononce en appuyant fortement sur la première voyelle, il n'est pas du tout téméraire de faire ce même *thiuda* égal à *thivda*. Or, en raisonnant ici comme pour *arya*, dont le sens primitif de *clair* est certain, on est bien tenté de rattacher *thivda* au sanscrit *dyut*, racine *div*, qui contient cette même idée (1), et, par conséquent, de l'apparenter avec le verbe allemand *deuten*, qui signifie proprement *rendre clair* ou *expliquer par la parole*.

IV.

Partant de ce fait, que les qualifications patriciennes et nobles, pour la plupart des peuples de race indo-européenne, proviennent de radicaux exprimant la lu-

(1) Le verbe *dyut* veut dire, en effet, briller, et a formé *daivata*.

Digitized by Google

mière, l'éclat et la blancheur, je croirais assez fondée l'hypothèse qui ferait dériver notre ancienne dénomination nationale de l'attribut *geal*, dont le sens, déduit lui-même des analogues de forme J́halâ, *éclat* et *splendeur*, et J́wal, *briller* et *flamber*, en sanscrit, est celui de *blanc* et répond de toutes manières au grec καλ-ος, *beau*, comme *beau*, pour *bel*, répond lui-même au slave *bely*, *biely*, qui signifie *blanc* et de plus *homme libre*.

L'idée de noblesse ayant été dérivée de celle de blancheur, ainsi qu'on le voit, d'ailleurs, 1° par les noms d'*Argos* en grec, d'*Albe* en latin, de *Belgrad* ou *Belgorod* en slave, de *Weissenburg* en allemand, etc., dont la signification est celle de *ville blanche* et qui s'appliquaient à des villes nobles ou capitales, et 2° par les dénominations de Russie blanche et de Tzar-blanc ou *Bély-Tzar* (Bélisaire?), employées pour désigner le berceau de la nationalité russe et le grand-duc de la sainte mère Moscou, il semblerait naturel d'inférer que *gall* n'est qu'un équivalent dialectique du sanscrit *ârya*. Du reste, les radicales *ary* de ce dernier mot reparaissent, avec le sens de *blanc* et de *blancheur*, dans le grec αργος, le latin *argentum*, etc. Peut-être la dénomination d'*Argos*, qui fut donnée d'abord à la Grèce entière, n'est-elle que le terme d'*Arya* lui-même avec inflexion hellénique. On sait que les Grecs en général sont plus particulièrement appelés du nom d'Argiens dans Homère et les poëtes et qu'Agamemnon, rói d'Argos, est qualifié de roi des rois, comme si, par Argos, il fallait entendre toute la Grèce. Or, Argos

Digitized by Google

ayant, comme attributif, la valeur de *blanc* et ne paraissant pas différer, pour la forme comme pour le sens général, du sanscrit *arya*, puisque le *ya* sanscrit passe fréquemment en grec sous forme de γ, et que la prononciation de cette dernière lettre est précisément celle du *ya* ou de notre *y* consonne, il en résulterait que la qualification d'*Arya*, appliquée au peuples indo-européens, a eu primitivement la signification de *blanc*. Suivant la manière de prononcer des Grecs modernes, qui fut très-probablement aussi celle de la généralité des Grecs anciens, comme il serait aisé de le prouver, (1) le féminin ἄργια, *blanche*, ne diffère, au reste, d'Ἀργεία, l'*Argolide* ou la Grèce primitive, que par la quantité des voyelles médiales : l'un et l'autre se prononcent *Aryïa* et correspondent, le premier à l'adjectif sanscrit *ârya*, et le second au substantif qui en est formé *Aryâ*.

V.

L'idée de blancheur est, du reste, tellement liée à celle de noblesse, que, dans les langues slaves, où nous venons

(1) Au IVe siècle de l'ère chrétienne, un concile de Vaison introduisit dans la liturgie latine le chant du κυριε ελεησον, déjà ancien dans l'Eglise grecque, et ce fut sous la forme de *Kyrie eleïson*, qui est restée. Il ressort de là que l'υ et l'η se prononçaient *i* dès une époque fort reculée, exactement comme les prononcent les Grecs modernes. L'*iotacisme*, que l'on croit être une originalité du Bas-Empire et qui constitue le principal idiotisme de la prononciation actuelle, remonte donc au grec classique.

Digitized by Google

de constater ce rapport, l'idée opposée, celle de noir, implique aujourd'hui encore servilité : la plèbe des esclaves, par exemple, y est qualifiée de *tchorny narod* ou peuple *noir*, par opposition au *bély narod* ou peuple *blanc*, qui compose la classe libre. Par analogie, l'épithète de *bonne*, que les rois de France décernèrent à certaines villes considérables à titre de distinction, je me crois autorisé à la rattacher au gaélique *bàn*, qui, d'ailleurs, se prononce *bon* et signifie *blanc*, de sorte qu'une *bonne* ville ne serait littéralement ici encore qu'une ville *blanche*. Dans le passage suivant des Capitulaires de Charlemagne, le mot *bon* est évidemment pris pour *noble* et correspond ainsi au slave *bély*, dans l'acception toute particulière dérivée du sens de *blanc* : *De Ecclesiasticis verò qui supradicta facinora commiserint, si* BONA *persona fuerit, perdat honorem* (1). Et Du Cange, qui cite ce passage, interprète *bona persona* par *personne constituée en dignité* (2).

Je ne pense pas qu'il soit possible de faire dériver le sens en question du latin *bonus*, à moins qu'on ne rattache le latin *bonus* au gaélique *bàn*, comme *geal*, prononcé *gal*, se rattache au grec καλος, qui, dès lors, aurait déduit de l'idée de blancheur et de clarté sa signification de *beau* et qui, en outre, dans ces expressions : οἱ καλοὶ καὶ ἀγαθοί, ὁ καλὸς ἀνήρ, etc., a la même valeur que le français *bon* dans *bonne* société, c'est-à-dire celle de *brillant* ou

(1) Lib. 5, c. 10.
(2) *Glossarium* au mot *Bona persona*.

Digitized by Google

noble. Les attributifs *blanc, beau* et *bon* seraient de la sorte, dans une fraction de la race aryane, des notions d'origine commune, et cette origine serait l'idée de *blancheur*, déduite elle-même de celle de *clarté*.

Le gaélique *bán*, dont l'état relatif, à la plupart des cas, s'aspire en *bhán*, nous paraît appartenir à la famille du sanscrit BHAN, de BHANÍ, *briller, resplendir* et *éclater*, en parlant de la lumière et dérivativement du son, d'où le sens secondaire de *résonner* et *parler*, que l'on retrouve dans le grec φημί, *parler, dire*, pour φηνμί, de la forme moyenne sanscrite *bhanami*. Le même *bhán* reparaît encore, du reste, avec le sens de *clair* et *lumineux* dans l'adjectif φαν-ός et avec celui de *briller, luire* et *faire voir* dans le verbe φαίνω. Pour justifier tout à fait l'analogie que nous venons d'établir entre le latin *bonus* et le gaélique *bán*, nous ajouterons qu'en grec l'adjectif λευκός, qui signifie *blanc* et se rattache au sanscrit LOĆ et LAKŚ, *briller, resplendir*, au latin LUC-*ere*, à l'allemand LEUCHT-*en*, a de plus le sens de *bon* dans plusieurs cas, comme dans λευκὴ ἡμέρα, qui veut dire, non pas seulement un jour *blanc* ni une *belle* journée, mais un *bon* jour, un jour *heureux* et *propice*, au moral plus encore qu'au physique.

Mais voici un trait qui nous paraît devoir compléter la démonstration. A Rome, la Bonne Déesse, *Bona Dea*, qui plus tard fut identifiée à la Cérès des Latins et à la Demêter des Grecs, n'était primitivement qu'une *Faune*, tantôt fille et tantôt épouse de *Faunus*, dont elle figurait l'aspect féminin ; elle conserva même sous la République son nom

Digitized by Google

de *Fauna* ou *Fona* à côté de celui de *Bona,* qui n'en était du reste que la traduction latine. *Faunus,* en effet, divinité pélasgique, était le dieu *bon* par excellence, le dieu souverainement propice, à ce point que la plupart des mythographes, entre autres Heffter (1), Preller (2), à l'exemple de Servius (3), ont voulu voir dans cette dénomination une simple variante de l'adjectif verbal *favens.* Loin de partager leur avis, nous pensons que le *Faunus* pélasgo-italien, qui se rattache par toutes ses significations au *Pan* de la pélasgique Arcadie, est étymologiquement encore le même. L'un et l'autre sont dits fils de Mercure et de la Nuit. Or, nous savons aujourd'hui que Mercure, comme l'Hermès arcadien, était originairement le crépuscule du matin, celui qui, en qualité de précurseur ou de messager, annonçait l'arrivée du jour ou du soleil, roi des régions supérieures du ciel. *Pan* et Faune ou *Fone,* qui paraissent indentiques, doivent donc, comme fils de Mercure, avoir dans ce symbolisme physique, auquel ils appartiennent évidemment par leur haute antiquité, l'un et l'autre étant réputés aborigènes dans des contrées pélasgiques, un sens naturel immédiat qui explique la filiation imaginée. Issus du crépuscule ou, pour parler le langage rationaliste de notre temps, succédant au crépuscule, *Pan* et *Faune* ne peuvent être que les premiers rayons

(1) *Die Religion der Griechen und Rœmer,* p. 540.

(2) *Rœmische Mythologie,* p. 335.

(3) Georg. I, 10. *Quidam Faunos putant dictos ab eo quod frugibus faveant.*

Digitized by Google

solaires, qui, semblables à des cornes d'or, paraissent le matin s'élever à l'horizon ou saillir de la crête des montagnes. C'est peut-être pour cette raison qu'ils ont l'un et l'autre pris pied dans la légende des époques suivantes sous la forme plus caractérisée de divinités printanières, divinités bonnes et rieuses, gaies, épanouies, indulgentes surtout aux amours de l'adolescence; car on sait que les divisions de l'année répondent, dans beaucoup de symbolismes, aux divisions du jour et que le printemps, par exemple, est un matin, comme l'hiver est la nuit. Heffter (1) et Preller (2) font dériver, il est vrai, le nom de Pan du radical πάω, sanscrit *pa*, qui signifie *paître*, de manière à lui donner le sens de *paissant*, πάων. Mais, si Pan fut le dieu des bergers, ce ne dut être que par déduction ou application secondaire; il serait, en effet, contraire aux principes de la mythologie de chercher ailleurs que dans les phénomènes de la nature, comme, pour le cas présent, dans une sorte de généralisation idéale de la vie des pasteurs, les éléments constitutifs d'un premier mythe. Pan n'est donc pas le Dieu berger typique, un πάων; c'est bien moins encore le πάν ou Divin universel des Orphiques. Identique à Faune, comme nous venons de le dire, il nous paraît se rattacher à la racine sanscrite BHANU, qui signifie le rayonnement de la lumière, l'éclat du soleil et le soleil lui-même (3). *Bhânu* est, du reste, en sanscrit, une person-

(1) *Die Relig. der Rœmer*, p. 325.
(2) *Griechische Mythologie*, t. I, p. 459.
(3) *Benfey, Gloss. Sâma-Véda*, p. 137.

Digitized by Google

nification : c'est un des douze Adityas ou soleils de l'année, un soleil de printemps. Pan, le dieu des amours printanières et de l'adolescence, n'était-il pas tout cela encore? C'est sur les montagnes qu'il se montre d'abord, le front couronné de cornes brillantes ; c'est de là qu'on le voit ensuite descendre, les yeux souriants, la face réjouie et colorée, tantôt glissant à travers les touffes épaisses de la forêt, tantôt se jouant sur la pointe des rochers aigus ou dans l'onde sautillante des ruisselets et des torrents. Il arrive enfin dans les vallées et à son aspect tout prend vie, tout tressaille d'aise et de contentement.

L'hymne homérique à Pan, que les diverses traductions qui en ont été faites ne paraissent pas avoir entièrement compris, s'explique de la manière la plus naturelle, dès que l'on part de cette donnée. Je vais, à mon tour, le traduire, en faisant observer que je suis pas à pas le texte. Il sera aisé de reconnaître que cet hymne n'est que la refonte comparativement récente d'un thème fort ancien, approprié tant bien que mal à des circonstances nouvelles : l'étymologie qu'on y donne du nom même de Pan suffirait, à elle seule, pour le prouver. Le dieu, bien que légèrement défiguré par cette seconde rédaction, n'en est pas moins demeuré le soleil du matin : ses cornes d'or, son regard aigu dispersant les animaux de nuit, son union avec les nymphes, qui sont les eaux courantes, la dépouille ensanglantée du lynx (le ciel étoilé), dont il a les épaules couvertes, tout, jusqu'à ses pieds de bouc, tend à le confirmer. Les pieds de bouc, notamment, résultent d'un jeu

Digitized by Google

de mots comme il s'en recontre tant à l'origine des symboles. Le même terme αἴξ, gén. ἄιγ-ος, a signifié, en effet, tout à la fois *eau* et *chèvre* : le sens d'*eau* s'est conservé dans le dorien ἄιγ-ες, les flots, et dans le nom de la mer Ægée. Or, si l'on veut bien considérer qu'Océan était, dans le principe, l'immensité céleste et qu'Ouranos se rattache au sanscrit *Varuna*, qui veut dire *eau*, on ne contestera plus que le Ciel n'ait été conçu comme une grande mer. En conséquence, Pan étant issu d'Ouranos ou du Ciel, selon le scholiaste de Théocrite, et la plupart des mythographes le faisant, sous sa forme Ægipan (Αἰγίπαν), fils d'Æga, l'eau encore, puisque la même consonnance fortuite αιγ-ς réunissait dans l'esprit des premiers Grecs les idées d'*eau* et de *chèvre*, il était assez naturel qu'on donnât par figure, des pieds de bouc à un dieu qui avait déjà des cornes et dont l'origine, à ne prendre les choses que par les apparences, pouvait être la *chèvre* aussi bien que l'*eau*. L'hymne nous montre encore le dieu jouant du chalumeau et attirant à lui par la douceur de ses accords les nymphes des montagnes. Nous n'insisterons pas sur le sens de ce mythe, que ce n'est pas ici le lieu de développer ; nous nous bornerons à faire observer que le soleil, régulateur du temps, était le modérateur de l'harmonie céleste et présidait à la divine musique des sphères ; que, par ce côté saillant de sa nature, Pan se rattache à Apollon, le divin soleil des Doriens, et que la lyre de ce dernier représente, dans une période de civilisation plus avancée, les pipeaux champêtres du bon vieux dieu agreste de la pélasgique Arcadie. De toutes façons, Pan est donc une divinité solaire.

Digitized by Google

HYMNE A PAN.

« Chante pour moi, Muse, ce rejeton chéri d'Hermès, » dieu aux pieds de chèvre, à double corne et ami du » bruit, qui, dans les prairies plantées d'arbres, s'unit aux » nymphes sautillantes, soit encore qu'elles courent sur » des pointes de roche escàrpée, réflétant Pan, dieu des » pacages, à la chevelure éclatante, au teint brûlé, qui a » eu en partage toute hauteur neigeuse, les cimes des » monts et les chemins pierreux ; qui glisse çà et là à » travers les bruyères épaisses, ou tantôt se laisse entraî- » ner mollement par les ruisseaux, tantôt erre par les » rochers que frappe le soleil, gravissant le sommet le » plus élevé d'où l'œil domine les troupeaux : souvent » il court sur les hautes montagnes chenues, souvent » il avance sur le flanc des coteaux, faisant disparaître » les bêtes féroces (animaux de nuit) de son regard » aigu. Puis, le soir, se délassant de la chasse, il » chante en jouant sur les pipeaux l'air le plus doux : » l'oiseau, qui, au printemps fleuri, répand sa plainte » dans le feuillage et fait résonner son chant mélodieux, » ne le surpasserait point par les modulations. Alors les » nymphes des montagnes, à la voix douce, s'unissant à » lui, dansent d'un pied rapide au son de l'instrument » sur la fontaine aux eaux noires : l'écho y répond du » sommet des monts, et le dieu, se glissant çà et là parmi » les chœurs, s'y agite précipitamment des pieds : il a sur

Digitized by Google

» le dos la dépouille ensanglantée d'un lynx (1), et en » son âme il est fier de ces jeux retentissants.» Le reste de l'hymne, revenant sur ce qu'il a déjà chanté, célèbre la naissance de Pan, issu d'Hermès, le crépuscule, et raconte comment, après l'avoir recueilli de ses mains au moment où sa nourrice venait de l'abandonner, son père l'enveloppa dans une peau de lièvre et le présenta ainsi dans l'assemblée des immortels : « Tous les dieux, » en leur âme, furent charmés, surtout Bacchus Dionysos, » et ils l'appelèrent Pan (tout), parce qu'il les avait tous » réjouis. »

Qui ne voit dans ce tableau une image du soleil du matin, matin de l'année comme matin du jour? Preller lui-même, dont nous citions l'étymologie, a pourtant reconnu ce côté de Pan, côté le plus saillant, d'ailleurs, et le plus caractéristique. « Pan, dit-il, est encore, » — c'était surtout qu'il fallait dire — « un dieu de lumière, » qui dore d'abord le sommet des monts et s'y arrête plus » longtemps; c'est pourquoi un feu éternel est entretenu » dans ses sanctuaires (2) et lui-même est représenté avec » une torche à la main. » En le faisant naître d'Apollon, le divin Soleil des Hellènes, et sur le mont *Lycée*, encore un terme qui appartient à la même famille que λευκος,

(1) Le lynx est comme l'hiéroglyphe idéologique d'Argus aux cent yeux, le ciel étoilé, que le jour dissipe et dont il est, par conséquent, dans le langage mythologique, le chasseur et le meurtrier.

(2) Pausanias, VIII, 37, 8. *Παρὰ τούτῳ τῷ Πανὶ πῦρ οὔ ποτε ἀποσβεννύμενον καίεται.*

Digitized by Google

Pindare (1) voulait évidemment le rattacher aux divinités lucifères, et n'avait en vue que son aspect de dieu rayonnant. Du reste, chez les Romains, on lui donnait aussi l'épithète de *lucidus*.

Enfin, nous retrouvons Pan avec la signification de Soleil dans une mythologie étrangère, il est vrai, à notre race aryane, mais qui a incontestablement emprunté ce mythe à des populations indo-européennes, ainsi que cela ressort du contexte. Castrén (2) nous apprend que, chez les Finnois, de race touranienne, le dieu étincelant, dieu du feu et de la lumière, se nomme *Panu*, et que ce *Panu* est fils du soleil. Voici, du reste, le passage de son livre où il est question de ce symbole : « Il ne faut pas, » dit-il, confondre avec Päivän un autre fils du soleil, qui » est le dieu du feu et que l'on appelle *Panu*, pour le » distinguer du feu matériel, *tuli*. » La prière suivante, qu'on lit dans la vieille édition de la Kalevala, montre, en effet, qu'il ne saurait être question que d'un être moral :

« Panu, fils du soleil,
» Né du doux rayonnement de l'astre !
» Fais surgir au ciel le feu
» Dans le milieu de l'orbe d'or,
» A l'intérieur du roc d'airain ;
» Porte-le comme un enfant à sa mère,

(1) *Serv. Georg.* I, 16.
(2) *Finnische Mythologie*, p. 55.

Digitized by Google

» Dans le sein de la chère vieille.
» Qu'il brille pendant le jour,
» Pour se reposer dans la nuit.
» Fais le lever chaque matin,
» Fais-le coucher chaque soir.»

Il résulte de cette invocation que *Panu* était conçu ici encore comme la lumière elle-même du soleil, dont il embrasait le globe d'airain pendant le jour. Comme, d'ailleurs, une autre rune, citée par Kuhn (1), fait allusion au même *Panu* engendré par le procédé de frottement en usage chez les Indo-Européens, Schiefner, dans ses notes sur Castrén (2), conjecture avec beaucoup de vraisemblance que les Finnois ont reçu ce mythe de leurs voisins germains ou lithuaniens et il n'hésite pas à rattacher Panu à la racine sanscrite *bhânu,* qui est aussi, selon nous, le radical de Pan et de Faune ou *Fone,* ainsi que l'écrivent quelques auteurs.

Il résulte de cette identité de Faune et de Pan, d'une part, et de Faune avec la Bonne Déesse, *Bona* Dea, d'autre part, que *Bonne* n'est qu'une variante de *Faune* ou *Fone* et que, par conséquent, l'idée de Faune étant déduite de celle de lumière et de splendeur, l'idée de bon a la même origine et appartient bien à la famille du gaélique *bàn* et *bhàn,* qui signifie *blanc* et *clair.*

Ajoutons encore deux derniers traits. En vieux latin,

(1) *Die Herabkunft des Feuers und des Gœttertranks,* p. 110.
(2) *M. Alexander Castrén's Vorlesungen über die Finnische Mythologie,* p. 326.

manus, qui appartient à la même origine que *mane,* le matin ou le point du jour, le grec μηνη, le scandinave *mâni* (1), l'anglais *moon,* l'allemand *mond,* la LUNE, avait le double sens d'*éclatant* ou *brillant* et de *bon* (2). Et en grec le comparatif βέλτερος ou βελτίων, *meilleur,* et le superlatif βέλτιστος, *très-bon,* sont formés d'un positif βέλος, qui ne s'est pas conservé dans la langue, il est vrai, mais qui a dû très-probablement y exister, d'abord avec le triple sens du slave *bêly,* dont il a la forme, et secondairement avec celui de *bon,* ainsi que l'indiquent les deux dérivations précitées. Du reste, les mêmes radicales se retrouvent avec cette dernière signification dans le gaélique *bil,* d'où M. Heinrich Léo (3) tire l'allemand *bill*-ig, et que je rattache, d'ailleurs, à la famille des noms celtiques *Beal, Beul, Bel* et *Belen*-us, par lesquels on désignait le dieu de la lumière ou du feu, identique, pour le sens comme pour la forme, au *Biel*-Bog des Slaves. La langue grecque nous offre encore, pour complément de démonstration, un comparatif ἀρείων, *meilleur,* et un superlatif ἄριστος, *très-bon,* qui prouvent que le primitif inusité ἀρεἰος pour αργι-ος, prononcé l'un et l'autre *ary-os,* a dû signifier *bon,* en même temps que *blanc* et *brillant.*

(1) *Völuspâ,* 5; *Hâvamâl,* 38 (Edda).

(2) Les *mânes,* qui étaient les âmes des morts, signifiaient originairement les *bons.*

(3) *Ferienschriften, I Heft,* p. 80.

Digitized by Google

VI.

Il semblerait résulter de là que, en donnant à Dieu l'épithète de *bon*, devenue par l'usage une sorte de déterminatif, on n'a voulu d'abord que restituer l'idée originairement contenue dans le mot même de *Deus*, qui se relie, comme on sait, à une racine ayant le sens de *brillant*, en sanscrit *Déva;* de sorte que, dans *bonus Deus*, le *bon Dieu*, on aurait une simple traduction des variantes qui, dans la plupart des idiomes aryas, ont servi dès le principe à dénommer l'Etre par excellence.

Je croirais d'autant plus volontiers chez les Indo-Européens à cette origine du qualificatif *bon* appliqué à l'essence divine, que, dans la plupart des autres familles de peuples, c'est moins la bonté que la toute-puissance qui caractérise Dieu. Chez les Sémites, par exemple, Dieu est un Maître (Baal ou Adonaï), un Roi (Mélek ou Moloch), un Seigneur (Mar) etc.; il peut le bien, mais il peut aussi le mal (1), et sa volonté est la seule loi qu'il connaisse; il est l'absolu. Si le dualisme de Zoroastre s'explique, comme synthèse du Divin, avec la notion aryane d'un Dieu dont l'essence est d'être bon, le monothéisme des synthétistes sémites ne s'explique donc pas moins bien avec l'idée d'un Dieu, dont l'essence est sim-

(1) « C'est moi qui forme la lumière et fais les ténèbres; c'est moi qui produis la paix et qui crée le mal. » Isaïe, c. XLV, v. 7.

Digitized by Google

plement d'être, sans attribut qui le détermine et le finisse. On comprend que Jéhovah ait pu dire de lui : « Je suis celui qui est (1). » Il ne lui était même pas possible d'ajouter autre chose sans se confondre avec la Création, dont nous verrons plus loin que, seul entre tous les divins idéaux de l'antiquité, il était essentiellement distinct. Mais dans la bouche d'un des dieux quelconques des Indo-Européens, cela n'eût rien signifié ou aurait eu un tout autre sens qu'en hébreu. Les divinités grecques, romaines, celtiques, germaniques, slaves, etc., ne pouvaient, en effet, le proclamer d'aucune d'elles, puisqu'elles résultent toutes de la modification de l'Etre innommé et qu'elles sont, en conséquence, abstractivement postérieures à l'Etre; et quand les Hindoux le disent de Brahma, ils l'entendent d'une manière qui n'a absolument rien de commun avec l'idée sémitique, comme Lucrèce l'entendait de Jupiter, dans ce vers fameux :

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Dans la plupart des religions que j'appellerai naturelles, par opposition à celles qui ont leur base hors de la nature, le Ciel se présente comme siége de la lumière, source de toute vie : le Divin n'est pas autre part. Ainsi conçu, le Divin est donc une sorte de rayonnement, qui, en s'opposant aux ténèbres, doit nécessairement bénéficier de tout ce que les ténèbres excluent. Si les ténèbres sont

(1) *Exode*, III, 14.

Digitized by Google

la mort, la lumière est la vie ; si les ténèbres sont mauvaises, la lumière est bonne et bienfaisante. Le Divin, par conséquent, lumière de lumière, *lumen de lumine*, ne saurait être qu'un déterminatif correspondant à celui de *Bon*, dans un sens plus général. Le Ζευς αρειος ou λύκαιος des Grecs, le Jupiter *très-bon*, la *Bona* Dea pour *Fona* Dea des Latins, le *Biel*-bog des Slaves, de *biely*, blanc, et *Bog*, Dieu, etc., sont des expressions pléonastiques, nées spontanément de l'idée préconçue du Divin, en un temps où l'obscurité commençait à se faire autour du dénominatif originel.

Le dernier terme cité, celui de *Biel-Bog*, est caractéristique sous ce rapport. Il signifie le *Dieu blanc* et désigne le vrai Dieu ; mais comme il a pour contradicteur ou opposé *Tchern-Bog*, le dieu *noir*, qui n'est autre que le diable, il semble résulter de ce rapport que, dans l'esprit des Slaves, c'est moins en effet l'idée contenue dans BOG, sanscrit BHAGA, *cultum partitus* (appliqué aux dêvas), que l'idée contenue dans le qualificatif BIÉLY, *blanc*, qui constitue la véritable nature de Dieu. Dans l'iconographie polychrôme chrétienne, le diable est toujours noir, et, tandis que la face divine se montre entourée de gloire et de lumière, le faux rayonnement de l'esprit malin est figuré par des cornes opaques.

Digitized by Google

VII.

Dans cette même race aryane, la dénomination de *blancs* ou *clairs*, que nous avons déjà vue passer des Aryas proprement dits aux Grecs et aux Galls, la plupart des familles particulières indépendantes l'ont également prise. Toutefois, l'idée primitive, nécessairement générale, a revêtu, en se restreignant dans son application, des nuances nouvelles, qui, sans en altérer le fond, en ont changé la forme. Pour se distinguer séparément, les familles n'ont souvent fait que modifier cette idée originelle suivant des rapports plus spéciaux, plus rapprochés. Les Aryas s'étaient, comme race, dénommés ainsi pour s'opposer à une race différente, qu'ils qualifièrent d'obscure; puis, pour s'opposer entre eux dans le sein de la race, ils se ramifièrent, du moins au point de départ, en autant d'appellations dérivées du terme générique et plus étendu de clarté. De même qu'il y a la clarté sereine, la clarté qui éclate, celle qui brille ou resplendit, celle qui éclaire, celle qui rayonne, celle qui scintille, de même eut-on des familles de resplendissants, d'éclatants, de brillants, de lumineux, etc. Les Galls, les premiers détachés du tronc commun, furent aussi ceux dont la dénomination dut se conserver le moins modifiée ; et en effet, ils ne firent guère que traduire dans leur dialecte l'appellation originelle, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'opposer assez pour la déterminer plus particulièrement.

Digitized by Google

Un fait remarquable, qui me semble de nature à confirmer le sens que je donne au terme appellatif de Gall, c'est que les Kymris de l'Armorique, traduisant, à leur tour, dans leur idiome propre, ce même terme, demeuré jusque-là à l'état de qualificatif, dénommèrent les Galls les plus assujettis par eux d'un mot qui, dans leur langue, signifie *blanc*. Ce mot est *Gwened*, formé de *gwenn*, et l'on s'en sert aujourd'hui encore pour désigner la ville de *Vannes* et les *Vannois*. Dans l'état actuel des choses, si l'on en jugeait par le dialecte que parlent ces derniers, les Venètes, auxquels ils ont succédé, auraient été des Kymris. Cette opinion semblerait même autorisée par les Commentaires de César, qui, au début de la guerre des Venètes, nous montrent ce peuple faisant appel de préférence aux Osismiens, aux Lexoviens, aux Hannètes, aux Ambiens, aux Morins, aux Dyablinthes, aux Ménapes et même aux Bretons de la grande île, leurs alliés, tous de race Kymrique, comme s'entendant mieux avec eux. Mais si, à l'époque de la conquête romaine, le pays était réellement devenu Kymrique par l'effet de la prépondérance des vainqueurs, il devait néanmoins y être resté beaucoup de sang gallique ; car nos Bretons bretonnants affectent jusqu'à ce jour de l'appeler le pays de Gall (1). Un passage de Grégoire de Tours (2) est même assez explicite à ce sujet. Les Bretons ayant exercé des ravages sur les territoires de Rennes et

(1) Th. Hersart de la Villemarqué, *Essai sur l'histoire de la langue bretonne*, dans le Dict. fr.-bret. de Legonidec.

(2) X, x.

Digitized by Google

de Nantes, le roi Gontran fit marcher contre eux une armée commandée par les ducs Ebrachaire et Beppolen. Celui-ci périt dans les marais de l'Ouest, où l'avait attiré une habile manœuvre de l'ennemi; l'autre se replia sur Vannes, dont l'évêque, à la tête de son clergé et des habitants de la ville, vint le recevoir et lui adressa ces paroles remarquables : « Nous ne sommes coupables de rien » envers nos seigneurs, ni jamais nous n'avons eu la pré- » somption de nous élever contre leur gouvernement; » mais, tenus en captivité par les Bretons, nous subissons » un joug pesant. » S'il est possible, comme le pense M. Aurélien de Courson (1), d'entendre les paroles de l'évêque de Vannes dans ce sens, que les Venètes d'alors, restes des anciens Armoricains, auraient été nouvellement subjugués par les Bretons venus d'outre-mer; s'il est possible encore de faire dater la dénomination de *Gallos*, qui leur est donnée par ces derniers, du VIe siècle seulement, comme le croit M. de la Villemarqué, il n'en serait pas moins vrai de dire qu'il y avait entre eux et les immigrants beaucoup moins d'affinité de race que ceux-ci n'en rencontrèrent dans l'est du pays. Je crois, d'ailleurs, que le v initial du mot *Venète*, au lieu de Gw kymrique, qu'il représente ici, comme dans la plupart des cas analogues, trahit l'influence assez caractérisée de la prononciation gallique chez le peuple en question. Je ne serais même pas éloigné de penser que le nom de *Vannes*, au lieu

(1) Cartulaire de l'abbaye de Redon, *Prolégomènes*, dans la Collection des documents inédits sur l'histoire de France, XVII.

Digitized by Google

d'avoir été formé du latin *Veneti*, fût tout simplement le gallique Bhan prononcé *Vann*, état relatif de *Bán*, qui signifie *blanc*, exactement comme le kymrique *gwened*, qu'il traduit ou qui le traduit. Ceci ne ferait que confirmer par contre-épreuve le sens que nous attachons au mot de *Venète* et la prédominance de l'élément gallique dans les rangs inférieurs de la société. Je pourrais, du reste, citer en français bien des noms de localité, que nous croyons faits du latin et qui, cependant, ne sont que les noms galls eux-mêmes exactement conservés par la prononciation populaire. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, le nom de Bagneux, que l'on tire assez communément du latin *balneum* ou *balneoli*, sans considérer qu'il n'a jamais pu y avoir de bains sur une hauteur où l'eau a toujours dû manquer, n'est que la fidèle reproduction du gallique *beinn*, une hauteur ou une colline : en prononçant *Baigneux*, sans trop appuyer sur la seconde syllabe, le paysan des environs de Paris est même plus près encore de la manière dont, en Irlande et en Ecosse, on articule *beinn* et qui fut très-probablement aussi en usage parmi nos pères.

VIII.

J'insisterai sur quelques autres appellatifs indo-européens, dont la dérivation du sens primitif de clarté me paraît de nature à pouvoir être établie. Quelque répugnance que j'éprouve pour les étymologies conjecturales,

Digitized by Google

je ne puis renoncer aux hypothèses appuyées d'arguments respectables : la science n'a pas d'autre origine que ce procédé. Sans me laisser arrêter par les scrupules de Niebuhr (1), que les essais infructueux des savants pour expliquer le nom des Pélasges ne devaient point, en effet, encourager beaucoup, je dirai là-dessus ce qu'il me semble y avoir de plus raisonnable encore.

Comme fils de Phoronée, le porte-*lumière*, frère d'Argos, le *blanc* et le *brillant*, et père de Lycaon, le *lumineux*, Pelasgos appartient par toutes ses relations à la grande famille des *Clari viri*. Il ne me semble donc pas déjà si téméraire de chercher parmi les dérivations à donner à ce nom un terme qui contienne cette idée. Les filiations mythologiques n'étant le plus souvent, en effet, que l'expression figurée de simples rapports vrais ou imaginés de principe à conséquence, si Pélasgos est bien, comme le dit Eusthate (2), le fils de Phoronée, il faut que Pélasgos soit par rapport à Phoronée un produit, un résultat ou une expansion quelconque. Le sens du mot Phoronée doit donc déterminer celui du mot Pélasge, comme la cause détermine son effet. Or, que signifie Phoronée? Adalbert Kuhn (3) rattache ce terme au sanscrit *bhuranyu*, qui, dans deux endroits, est dit d'Agni, le feu, considéré comme oiseau aux ailes d'or. Dans cette forme, Agni ne saurait

(1) *Römische Geschichte*, éd. de 1853, Berlin, p. 17.

(2) Cf. Hésiode et Akousilaos dans Apollodore, 2, 1, 1; Eschyle, *Suppl.* 250; Sophocle.

(3) *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks*, pp. 21 et suiv.

Digitized by Google

être, suivant le développement de Kuhn, que l'éclair ailé qui porte la foudre, équivalent du *Cyêna* ou faucon lucifère d'Indra, de l'aigle de Jupiter et du *Picus feronius* des Latins. Le mot lui-même, en tant que qualificatif, contient, d'ailleurs, la double signification de *porter* et de *rapidité*. Phoronée est donc celui qui porte le feu; en un sens, il est l'éclair, mais plus particulièrement il en est le substratum (1). L'éclat produit sera son fils. Pélasgos est donc identique à Bhrigu, qu'une légende de l'*Aitareya Brâhmana* (2) fait naître de la flamme et qui signifie le brillant, ainsi que le confirme d'ailleurs un passage du *Pancavinça brâhmana* cité par Kuhn, où il est dit que lorsque Varouna fut sacré, il sortit de lui un éclat de lumière, qui rayonna en trois parts, dont une fut *Bhrigu*. Aussi le savant auteur de l'*Origine du feu* ne fait-il pas difficulté de rattacher à la même racine le vieil allemand *plih* et *blic*, aujourd'hui *blitz*, l'éclair. D'autre part, Bhrigu est le même que Phlegus, qui, comme lui, signifie le *resplendissant*, et qui, modifié en la forme φλέγυας, est, comme lui encore, un oiseau, sorte de vautour dont les plumes servaient à empenner les *flèches*. Les racines de ces deux mots sont, en sanscrit, BHRIJ́, formé lui-même de BHRAJ́, *briller*, et en grec φλέγω, qui répond exactement au latin *fulgeo*, d'où *fulg*-or, la foudre. Cette communauté d'origine entre les *Bhrigus* et les *Phlégyens* ressort, en outre,

(1) C'était à Phoronée, et non plus à Prométhée, que les Argiens, suivant Pausanias, attribuaient la découverte du feu. *Corinthe*, ch. XIX.
(2) III, 34.

Digitized by Google

de plusieurs autres rapports qu'a très-bien fait ressortir Kuhn. Manu, le premier homme, est le type des uns, et Mynias, qui n'est qu'une variante du même mot, avec terminaison grecque, fut le type des autres. Partout, en effet, nous voyons les Myniens associés aux Phlégyens, et Ottfried Müller (1) a parfaitement démontré l'identité des deux peuples. Nous n'insisterons pas sur les raisons si savamment développées par cet auteur.

Quant à la parenté des *Bhrigus* et des *Phrygiens*, dont M. Kuhn semble douter, nous la croyons certaine. Strabon (2) dit positivement que les *Bregi*, les *Breges*, les *Briges* et les *Phryges* ou Phrygiens sont les mêmes, et en leur associant les Meones, qui ne sont ici encore, selon nous, que les représentants des Myniens, il les relie indirectement aux Phlégiens et aux Bhrigus. Du reste, Meon, le premier roi de Phrygie, ne diffère, pour la forme comme pour le fond, ni de *Manu*, le type des Bhrigus, ni de Mynias, le type des Phlégyens. D'autre part, puisque *Bhrigu* n'est qu'une forme affaiblie pour *bhrigvant*, comme *Manu* pour *manvant*, et en grec φλεγυας, –ου, et φλεγυς, –ος, pour φλεγυας, –αντος, pl. φλεγυαντες, on doit considérer le terme de *Bérékynte* comme le correspondant du sanscrit *Bhrigvant*, et dès-lors l'identité des Phrygiens et des Bhrigus est incontestable. En effet, Xanthus de Lydie (3), qui devait mieux que personne connaître les origines de

(1) *Die Mynier.*
(2) Liv. XII, p. 550.
(3) Strabon, X, p. 469.

Digitized by Google

sa nation, assurait que les Phrygiens étaient venus de la côte gauche (occidentale) du Pont-Euxin, conduits par Scamandre, qui les avait amenés du pays des Bérékyntes. Et Strabon dit expressément que les Bérékyntes sont de race phrygienne : il aurait pu dire tout aussi bien que les Phrygiens étaient de race *bérékynte*. Un peu plus loin, il ajoute, du reste, qu'on attribuait aux flûtes une origine *phrygienne* ou *bérékyntienne*, ce qui, pour lui, est la même chose. On sait, d'ailleurs, que le Bérékynte était une montagne de Phrygie. Enfin, Phryxos, qui personnifie la famille phrygienne, est dit fils d'Orchomène, et le mythe nous le montre traversant la Thessalie, la Macédoine et la Thrace, et arrivant en Colchide par la rive asiatique de la mer Noire, monté sur le bélier à toison d'or. Or, nous savons que les Myniens d'Orchomène étaient des Phlégyens et que ce fut de cette ville que partit l'expédition des Argonautes. Je crois que ces rapports suffisent pour établir la parenté des Phrygiens avec les Phlégyens et, conséquemment, avec les Bhrigus, qui ne différaient pas de ces derniers, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Si, par Bhrigu, Phlegus et Phryxos, il faut entendre l'éclair, on ne saurait refuser de reconnaître ce caractère à Pelagos ou Pelasgos, le fils de Phoronée, BHURANYU, *celui qui porte la foudre*. Pelasgos doit donc se rattacher à la même origine que ceux-là, et je ne fais aucune difficulté de le considérer, lui aussi, comme un inférieur de la racine BHRAJ, qui, en grec, peut être représentée de trois manières : πελαγ, φελαγ ou σελαγ, l'aspirée initiale

Digitized by Google

sanscrite *bh* passant dans cette langue sous forme de π, de φ ou de σ, et *ri* ou *r* bref s'y modifiant en λ, comme on le voit dans φλεγυς. La dernière des trois manières énoncées est, du reste, positive, et pour quiconque sait le rôle que joue parfois le σ initial, répondant assez fréquement, dans tel dialecte, au φ et à l'esprit rude de tel autre, le verbe σελαγω, *briller*, ne saurait être qu'une variante pour φελαγω. Le mot de *pélasge* ne vient pas directement, je le sais, de σελαγω, mais il s'y rattache comme à un terme dont la formation explique la sienne : les deux expressions ont été déduites d'un même primitif par un semblable procédé. Je ne pense pas qu'on puisse sérieusement objecter contre cette étymologie la forme qu'affecte de préférence l'articulation finale, qui est généralement σγ, au lieu de γ. Outre que nous trouvons, en effet, cette dernière nuance de prononciation dans certains termes qui se relient à *Pelasgos*, comme dans *Pelagon*, qui n'est qu'une variante de *Pelasgos* lui-même, et dans *Pelagonia*, un des centres pélasgiques, nous ne croyons pas qu'il faille voir un fait isolé dans cette reproduction de *j* par *sg*. Il est certain, du moins, que le *j* sanscrit passe fréquemment en grec sous la forme de σκ, si peu différente de σγ, et nous avons même une dénomination pélasgique dans laquelle c'est précisément par *sc* (σκ) qu'a été reproduite l'articulation *j*. Nous voulons parler des *Falisci* (Φαλισκοι) de l'Etrurie, qui étaient des Pélasges et dont le nom ne nous paraît être qu'une variante dialectique de *Pelasgi* (Πελασγοι). Les raisons que nous allons déduire sont, à notre avis, concluantes.

Digitized by Google

IX.

Quoiqu'établis en Etrurie, les Falisques n'étaient ni Rhasènes ni Tyrrhéniens; suivant Strabon (1), ils parlaient une langue toute particulière, et Caton les donne comme étant originaires de la Grèce. Ce dernier trait est caractéristique, en ce qu'il indique généralement, pour les époques primitives, une filiation pélasgique. C'était, d'ailleurs, sur le territoire de ce peuple qu'était honorée la déesse *Feronia*, dont la parenté avec *Phoronée* ne paraît pas douteuse. *Feronia*, qui communiqua son nom à la ville de Féronie, aujourd'hui Sant'Oreste, était, en effet, une divinité lucifère ou génératrice du feu, associée au dieu Soranus, du mont Soracte, son côté mâle, peut-être son fils ou engendré. Virgile (2) identifie ce dieu à Apollon :

Summe deûm, sancti custos Soractis Apollo.

Pline (3) et Silius Italicus (4), d'autre part, en parlant des dévots inspirés qui, tous les ans, à la fête de la divinité du Soracte, marchaient sur des charbons ardents en l'honneur du dieu et à la grande édification des fidèles,

(1) Liv. V, p. 226.
(2) *Enéide*, XI, 785.
(3) VII, 2.
(4) Liv. V, vv. 175 et suiv.

Digitized by Google

attribuent ce rite au culte d'Apollon. Soranus est donc une divinité ignée, et *Feronia* un terme correspondant au *Bhuranyu* et au *Phoronée* porte-feu, père de Pelasgos, ce qui tend à confirmer l'origine pélasgique des *Falisques*. L'aspect féminin, que revêt ici le *Bhuranyu* sanscrit, est une conséquence toute naturelle du rapport dans lequel il se trouve placé à l'égard du soleil. Générateur de lumière, il ne saurait être, dans cet état, que la mère de l'astre.

Puisque *Faliscus* est bien le même mot que *Pelasgos* légèrement modifié, si nous arrivons à déterminer la signification du premier, celle du second devra nécessairement en être induite. Or, c'est ce que nous croyons pouvoir faire. Nous lisons, en effet, dans Pline que, « au pays » *Falisque*, toute eau avait la propriété de blanchir le » poil des bœufs; que le *Mélas* en Béotie et le *Pénée* en » Thessalie rendaient les brebis noires, le *Céphise* blan- » ches, et le *Xanthe* fauves, d'où lui venait son nom (1). » La propriété de ces différentes eaux ne fut pas ce qui donna naissance aux dénominations en question; il n'est plus personne qui n'en convienne; ce furent plutôt les noms eux-mêmes qui suggérèrent l'idée de cette prétendue vertu. Nous savons que *Melas*, le nom du fleuve qui aurait eu la propriété de rendre noires les brebis, signifie

(1) II, 106. *In Falisco omnis aqua pota candidos boves facit; in Bæotia amnis Melas oves nigras; Cephissus, ex eodem lacu profluens, albas; rursùs nigras Peneus; rufasque juxta Ilium Xanthus, unde et nomen amni.*

Digitized by Google

noir, et que *Xanthos*, celui de la rivière qui les rendait fauves, veut dire *jaune*. Si, maintenant, nous prouvons que le *Cephissus*, en grec κηφισσος, dont les eaux auraient blanchi la laine du menu bétail, a tiré cette dénomination de l'idée de *blanc*, et que *Peneus*, nom du courant qui rendait noire cette même laine, a signifié *noir*, il y aura lieu de conclure par analogie que *Faliscus*, qui est le terme dont on désignait un petit pays où toutes les eaux passaient pour blanchir les bœufs, voulait bien dire *blanc*.

Pour qui connaît les lois de permutation des consonnes du sanscrit en grec, il ne saurait y avoir le moindre doute que le grec κηφισσ-ός ne soit le sanscrit çvet, le *ç* ayant généralement pour correspondant le κ, et le *t* s'amortissant très-souvent en σ ou σσ. Or, çvet signifie *blanc*, et on le retrouve dans d'autres langues aryanes sous les formes suivantes :

Scandinave :	*hvit*	blanc.
Hollandais :	*wit*	
Anglais :	*white*	
Allemand :	*weiss*	

L'allemand aurait conservé l'aspirée ou forte initiale du scandinave, correspondante du *ç* sanscrit, que ce serait presque tout à fait le grec κηφισσ-ος.

Le sens de *blanc* dans *Céphisse* est, du reste, justifié par la réputation de limpidité des eaux de ce fleuve. On lit dans l'Hymne homérique à Apollon, vv. 239 et suiv. : « De là tu avanças plus loin, Apollon aux longs traits,

Digitized by Google

» jusqu'au Céphise aux belles ondes, qui coulent limpides » depuis Lilaïa. »

Quant au *Pénée,* il me paraît très-légitime de rattacher le nom de ce fleuve à ses analogues de forme πῖν-ος, *crasse, saleté*, πιν-όεις, *sale*, πιν-αρός, *crasseux, gras*, πιν-άριον, NOIR *de cordonnier*, qui se relient eux-mêmes au participe passé sanscrit PÎNA, *gras* et *crasseux*, du radical PYAY, *engraisser*. On lit, en effet, dans Strabon (1) que le Titaresios, qui se jette dans le Pénée, y dépose un limon épais, et Homère (2) dit que ce même Titaresios « coule au-dessus de la surface du Pénée comme de l'huile. » *Sale* et *noir* étant ici deux synonymes, comme *propre* et *blanc*, nous savons désormais pourquoi le Pénée avait la réputation de *noircir* la laine des brebis.

Il ressort de tout cela que *Faliscus* a bien dû signifier *blanc*, ainsi que nous étions déjà autorisé à le conjecturer, et que, par conséquent, le terme de *Pelasgos*, dont il n'est qu'une variante, appartient à l'étymologie qui lui a été assignée. J'inclinerais donc à penser que l'opinion qui faisait dériver le nom des *Pélasges* de la *blancheur* de leurs vêtements (3) n'est que le souvenir légèrement altéré de l'idée de *blanc* contenue dans le mot.

(1) Liv. IX, p. 441.
(2) *Iliade*, II, v. 754.
(3) *Etymol., magn.* au mot Πελαργικον.

Digitized by Google

X.

Un dernier trait, qui me semble établir la parenté des dénominations de *pélasge* et de *phrygien*, est celui-ci. De l'aveu de tous les auteurs de l'antiquité, les villes du nom de Larisse, dont on compte un assez grand nombre, étaient réputées pélasgiques. Or, parmi ces Larisses, Strabon (1) en cite d'abord une, dans la plaine du Caystre, qui aurait appartenu aux Méons, et puis une seconde dans la Phriconide. Les Méons n'étant pas différents des Phrygiens, ainsi que nous l'avons démontré, et la Phriconide, dont le centre était Phricium, paraissant se rattacher par la nature de ses éléments lexiques à la même étymologie que le mot *phryg*, il semble tout naturel d'inférer de là que la qualification de phrygiennes donnée à ces deux Larisses est synonyme de pélasgiques. Je sais bien que, d'après Strabon, la Larisse de la Phriconide aurait été enlevée aux Pélasges par les Locriens de Phricium, mais comme les Pélasges ne se présentent dans l'histoire qu'à l'état de simple dénomination de genre, n'ayant d'existence politique que dans des ramifications, il y a tout lieu de penser que le géographe grec, qui connaissait et qui affirme même, en plusieurs endroits, l'origine pélasgique des villes du nom de Larisse, a imaginé cette explication pour rendre compte de la présence d'une de ces villes sur un territoire où il

(1) Liv. XIII, p. 620.

Digitized by Google

ne voyait que des Locriens. L'existence d'une seconde Larisse en pays phrygien, chez les Méons, autorise cette interprétation.

Welcker avait entrevu dans la dénomination de Pélasge le sens d'*illustre*, qui, sans être exactement le sens originel, dérive de celui de *clair* et de *blanc ;* mais il s'est mépris sur l'étymologie du mot : celle qu'il donne n'est pas la vraie (1). De même a-t-il pressenti que le terme d'*Hellène*, dont la tribu d'élite, qui prévalut plus tard sur le reste de la race, affecta de se qualifier, devait être un correspondant de celui de *Pélasge*, mais ici encore l'analyse a fait défaut à son intuition. Ce ne peut être de πελοψ que dérive Pélasge, ni d'ελοψ que dérive Hellène, ainsi qu'il le prétend. Selon nous, le verbe σελαγῶ, qui est la forme dans laquelle se présente, en grec, le primitif πελαγῶ, est l'origine à laquelle il convient de rapporter ce dernier mot. Le verbe σελαγῶ, en effet, est devenu, en amortissant ses finales, tout simplement σελάω, et c'est de cette forme rivale, le plus souvent préférée dans l'usage, que se sont irradiés la plupart des inférieurs lexiques de l'idée contenue dans σελαγῶ. A σελάω, *briller* et *resplendir*, se rattache σέλας, *lumière* et *clarté*, et du même verbe dérive aussi, suivant analogie, le nom des Σελλοι dodoniens de l'Hellade pélasgique et primitive, qui furent le type des Ἕλληνες (Hellènes). « L'Hellade ancienne, dit le scholiaste de l'Iliade, était vers Dodone et les Selles (2). » Et l'ori-

(1) *Ueber eine Kretische Colonie in Theben*, p. 30.

(2) Arist. *Meteorol.* I, 14, et *Schol. de l'Illiade*, 21, 194, ἡ ἀρχαιοτάτη Ἑλλάς περι Δωδώνην και Σελλούς ἔκειτο.

Digitized by Google

gine pélasgique des Selles et de Dodone est confirmée par cette invocation homérique : « Jupiter, roi dodonéen, pélasgien, habitant au loin, qui règnes sur la froide Dodone ! Autour de toi résident les Selles qui ne se lavent point les pieds et couchent sur la dure (1). » Quant à la terminaison ην du mot Ελλ–ην, c'est une caractéristique des noms de peuple assez fréquente en Grèce, mais très-commune surtout dans les dialectes pélasgo-éoliens, qui préfèrent la forme dérivée au primitif simple. Elle répond aux désinences latines *an, in, en,* comme dans *Rom*–ANUS, *Camp*-ANUS, *Luc*-ANUS, *Sab*-INUS, *Lat*-INUS, *Samn*-INUS, pour *Romas*, *Lucas*, *Campas*, et elle a passé dans notre français sous les formes *en* et *ain* : *Europé-en*, *Parisi-en*, *Afric–ain*. Aussi Niebuhr (2), qui constate le fait, n'hésite-t-il pas à reconnaître dans Ἑλλ–ην un dérivé de Σελλ-ος, dont le σ initial a été converti en esprit rude, selon un procédé très-fréquent. *Helles* pour *Hellenes* se rencontre, du reste, assez souvent en latin (3).

XI.

Nous trouvons dans les auteurs grecs quelques autres dénominations de peuples, que nous croyons pouvoir rattacher à celles qui précèdent : ce sont d'abord les *Bebryces* et les *Paphlagoniens*.

(1) *Iliade*, XVI, 223 et suiv.
(2) *Römische Geschichte*, édit. 1853, Berlin, p. 41.
(3) V. Valerius Flaccus, *Argonautiques*, *passim*.

Digitized by Google

Les Bebryces (Βέϐρυκες) ne sont qu'une variante des Bryges (Βρυγες), qui, à leur tour, ne diffèrent pas des Phrygiens, ainsi que le fait remarquer Strabon (1). La réduplication de la consonne initiale de ce nom trahit tout d'abord une origine aryane, et en second lieu leur passage de Thrace en Asie Mineure, en même temps que des Phrygiens, à côté desquels nous les trouvons établis et qu'ils ont suivis partout, indique des intérêts de famille communs avec ces derniers. Apollodore (2) assure, d'ailleurs, que les Bebryces étaient compris avec les Phrygiens, et ce serait même à raison de cette identité des deux peuples qu'Homère, selon lui, aurait passé sous silence ces mêmes Bebryces dans son dénombrement des alliés de Troie (3).

De même qu'aux Phryges se relient les Bebryces, de même doit-on rattacher les Paphlagoniens aux Phlégyens et conséquemment aux Phrygiens aussi. Mannert (4) fait, il est vrai, de ce peuple une ramification syriaque; mais il ne s'appuie que du passage d'Hérodote (5) où il est fait allusion à des Syriens habitant sur les bords du Parthenios. Or, il nous paraît à peu près certain qu'Hérodote aura été trompé par une fausse étymologie, celle du mot *Syrias*, dont il va être question, et qui aurait bien pu être

(1) Αὐτοὶ δ'οἱ Φρύγες Βρύγες εἰσί, VII, p. 294.
(2) Strabon, XIV, p. 678.
(3) *Iliade*, II.
(4) *Geographie der Griechen und Römer*, VI, III, p. 4.
(5) Liv. II, 104.

Digitized by Google

étendu à une portion du territoire paphlagonien. Du reste, il y avait encore des Syriens sur le Thermodon, et cependant il ne peut venir à l'esprit de personne de faire des populations de ces contrées une race syriaque. En donnant pour roi d'une partie de la Paphlagonie un Mariandynus, nom qui ne saurait être ici qu'une appellation générique des Mariandynes, Théopompe, cité par Strabon (1), associe évidemment les Paphlagoniens à ces derniers, et comme, d'autre part, les Mariandynes paraissent avoir formé originairement, en Europe, une sorte de communauté politique avec les Briges ou Phrygiens, les Mygdones, les Bebryces, les Bithyniens et les Thyniens, il y a tout lieu de croire que les Paphlagoniens avaient émigré de Thrace en même temps qu'eux, refoulés probablement par quelque invasion scythique. Strabon (2) avait lui-même laissé entendre qu'ils ne différaient pas des Mariandynes. Quant à la parenté de ces mêmes peuples, elle est établie par celle de leurs langues et de leurs mœurs; suivant Strabon, on n'observait rien, sous ce rapport, qui les distinguât les uns des autres (3). C'est peut-être le souvenir d'un antique voisinage, avant l'immigration en Asie, qui aura donné lieu à l'idée de cette association des Paphlagoniens avec les Hénètes, *riches en mules sauvages*, dont il est question dans Homère (4). Il

(1) L. XII, p. 542.
(2) VIII, p. 345.
(3) XII, p. 542.
(4) Iliade, II.

Digitized by Google

est certain qu'il n'y avait pas d'Hénètes en Paphlagonie au temps de Strabon (1) et que les mules sauvages y étaient inconnues, tandis que les Hénètes d'Europe paraissent avoir été primitivement établis en Thrace, à côté, par conséquent, des populations ultérieurement refoulées par delà les mers, et que, d'autre part, on trouve précisément chez eux ces mêmes mules renommées dont parle le poète.

Sous le rapport philologique, on ne saurait méconnaître en Paphlagonie des traces nombreuses d'une origine indo-européenne. Je ne citerai que quelques noms géographiques à l'appui. Il y a, par exemple, à l'ouest de Sinope, un cap appelé Syrias, dont l'étymologie me semble se relier au sanscrit *çiras*, la tête; la même figure, en effet, a produit le français *cap*, du latin *caput*, le gaélique *ceann*, le kymrique *penn*, l'hébreu *rosch*, l'arabe *ras*, qui signifient tout à la fois *tête* et *cap*. Notre affiliation du mot *syrias* avec le sanscrit *çira* ou *çiras* n'a donc rien d'arbitraire, et elle paraît même d'autant mieux autorisée, que le *ç* sanscrit étant presque toujours représenté en grec, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, par le κ, le terme hellénique ἄκρα, *promontoire*, pourrait bien, lui aussi, se rattacher au substantif çira, *tête*. Peut-être même ἄκρα ne différait-il pas, à l'origine, de κάρα, qui veut dire *tête* également et qui est le même mot que *çira*; car, dans ἄκρα, l'*a* initial n'est pas négatif, il représente l'*â* long inchoatif de beaucoup de termes sanscrits.

(1) XII, p. 543.

Digitized by Google

Le nom du fleuve *Halys*, que Strabon (1) dérive des *salines* de la Ximène, une des provinces de la Paphlagonie, s'explique plus naturellement par le sanscrit *Hala*, *eau*, dont les radicales se retrouvent dans beaucoup d'autres dénominations de rivières; et celui de l'*Amnias* se relie évidemment au latin *amnis*, sanscrit APNAS = *l'eau* encore. Enfin, le nom de la ville de *Gangra*, une des anciennes villes de ce pays, s'explique, à son tour, très-raisonnablement par un composé *Janghra*, de JANA (2), *homme*, et GHRA (3), *habitation;* et cette hypothèse est d'autant moins arbitraire, que la même association d'idées se constate dans d'autres branches de la grande souche aryane, comme, par exemple, en allemand, où l'on voit une ville de *Mannheim*, de MANN, *homme*, et HEIM, *demeure*, le *home* des Anglais. Rien n'est, d'ailleurs, plus fréquent dans Homère que cette expression : πόλις ἀνδρῶν.

Dans les neuf mots paphlagoniens cités par Strabon (4) comme appellatifs de personnes, il n'en est pas un dont la forme ne soit aryane. On doit regretter que le grand géographe n'en ait pas donné la signification, ou, du moins, n'ait pas été plus précis à cet égard; à défaut de contexte, en effet, les rapprochements que nous pourrions faire, quelque ingénieux qu'ils parussent, ne seraient jamais que des suppositions. Il y a, néanmoins, deux de ces termes qui méritent plus d'attention, en ce qu'ils tendent

(1) XII, pp. 546 et 561.

(2) En sanscrit. — (3) Id.

(3) XII, p. 553.

Digitized by Google

à justifier la parenté établie par nous entre les Paphlagoniens et les Phrygiens; ce sont *Manes* et *Zardokes*. Le premier, qui paraît avoir signifié *homme* en Paphlagonie, était employé à Athènes pour désigner un esclave originaire de Phrygie (1). Le second, qui ne nous semble pas différer du mot sanscrit SRDÂKU, la *foudre*, serait un équivalent de *bhrigu*, type de la race phrygienne, lequel a aussi cette signification, déduite du sens plus général de brillant. Que l'on compare en latin *fulg-or*, avec son exposant *fulg-eo*, qui est évidemment de la même famille que le grec φλεγω et le sanscrit *bhrij* et *bhraj*, et l'on aura l'explication de la double nuance revêtue par le *bhrigu*.

Quant à l'appellatif *Tibios*, ou mieux *Tivios*, que Strabon donne également pour paphlagonien, s'il n'a pas été emprunté aux Galates, établis au sud de l'Halys, il est difficile de ne ne pas y voir un équivalent du nom de personne gaulois *Dìvos* (2), sanscrit *dêvas*.

La parenté des Paphlagoniens avec les Phlégyens et les Phrygiens se déduit encore de la tradition. Au rapport d'Ephore (3), la ville de *Cytorum*, une des capitales de la Paphlagonie, aurait eu ce nom de *Cytoros*, ou, suivant Hérodote (4), *Cytorissos*, fils de PHRIXOS, qui n'est autre chose ici qu'une personnification des Phrygiens et des Phlégyens; en faisant naître, en effet, Phrixos ou le Phry-

(1) Strabon, loc. cit.
(2) Orelli, 5865.
(3) Strabon, XII, p. 544.
(4) Liv. VIII, p. 197.

Digitized by Google

gien à Orchomène de Béotie, que l'on sait avoir été un des centres de la puissance mynio-phlégyenne, on confirme évidemment l'identité originelle de ces deux dénominations.

Enfin, dans le mot *paphlagon*, la première syllabe offre tous les caractères d'un redoublement; elle ne paraît être là, en effet, que par suite de la réduplication de l'aspirée φ d'un primitif φλαγω, changée en sa forte correspondante *p* (π), conformément à la règle commune au sanscrit et au grec. Ainsi, dans cette dernière langue, le parfait de φλέγω est, comme on sait, πεφληχα. En sanscrit, le redoublement existe même à tous les temps de la troisième classe des verbes, classe tout à fait ancienne dans la langue et qui répond à la forme archaïque grecque des verbes παφλάζω, πεφύγω pour φεύγω, πέφνω pour φενω, πεφράδω pour φράζω, etc. Nous rappellerons que le nom des *Bebrykes* paraît avoir été formé de celui des *Bryges* par le même procédé de réduplication de la consonne initiale; mais il se rattache au sanscrit *bhrij*, qui est l'exposant de *bhrigu* et le correspondant immédiat de φλεγω, tandis que le mot *paphlagon* se rattache plus directement au radical *bhraj*.

XII.

Nous avons vu plus haut que *bhrigu* n'est qu'une variante affaiblie pour *bhrigvant*, et nous avons même constaté en grec un pluriel dérivé de cette dernière forme,

Digitized by Google

qui, du reste, est la plus grammaticale. Après avoir relié à *Bhrigvant* la dénomination de *Bérécynthe*, dont nous avons fait le primitif de *Bereg*, *Breg*, *Brig* et *Phryg* (1), autant de variantes reconnues du nom des *Phrygiens*, nous y rattacherons encore celle des *Brigantii* et *Brigantini*, devenus plus tard des *Brigands*.

Reportons-nous d'abord à la tradition concernant le caractère des *Bhrigus* ou *Bhrigvants* et des *Phlégyens* ou *Phlegyantes*. Il n'est pas douteux que le Bhrigu des textes sanscrits ne soit originairement l'éclair. Plus tard, il est vrai, par une dérivation de sens assez naturelle, il devient le *générateur du feu* et, en s'abstrayant pour se personnaliser tout-à-fait, *celui* enfin *qui découvre Agni dans sa grotte, le révèle aux hommes et le fait briller* (2). En cette dernière qualité, il est le type d'une race sacerdotale, qui, brisant avec la tradition des cultes chthoniens et du foyer terrestre, inaugura celui du feu des régions supérieures (3). Mais dans la donnée première, conçu d'abord comme éclair, Bhrigu est né du sein des nuages noirs, et c'est peut-être surtout à ce point de vue qu'on s'est placé pour l'identifier avec Mâtariçvan, qui, lui aussi, a tiré le feu de son antre obscur, et qui, en outre, apparaît avec le sens d'*enfant issu de la tempête* : c'est, du moins, ce qui semble ressortir de préférence de l'étymologie donnée par Roth (4). *Mâtariçvan* est, en effet, une des qualifications

(1) Strab. XII, p. 550.
(2) R. X, 46, 2; I, 58, 6; 143, 4; II, 4, 2; IV, 7, 1; X, 122, 5.
(3) Baron d'Eckstein, *Journal Asiatique*.
(4) *Yaska's Nirukta*, p. 112.

Digitized by Google

de *Vâyu*, le vent d'orage (1), et, d'après l'étymologie en question, il signifierait *celui qui gonfle sa mère*. Le doute ne semble donc pas possible; le *Mâtariçvan*, associé à *Bhrigu* (2), qui, en d'autres endroits, se substitue à lui dans toutes ses fonctions, confirme ce que nous venons de dire de l'éclair conçu comme né des noirs nuages. Enfin, le caractère de *Bhrigu* ressort clairement de cette dernière circonstance, que c'est avec les vents et les eaux qu'il a produit Agni, le feu céleste. Il ne serait donc pas possible d'entendre par ce mot autre chose que l'éclair. Aussi comprend-on dès lors que les Bhrigus soient généralement associés aux nuages et aux tempêtes; qu'on les voie, dans la légende brahmanique, s'élever avec orgueil contre leur père *Varuna*, l'Océan céleste, et que, ramenés des régions du ciel dans le cercle des rapports humains, ils passent plus tard pour avoir révélé aux hommes l'art de la guerre (3).

Comme Bhrigu, Phlégyas est né du nuage noir. Le mythe, en effet, le donne pour fils de Mars, et Mars ne nous paraît être, à l'origine, que le nuage gros d'éclairs, de tonnerres et de tempête, image de la guerre dans les régions supérieures. Il a pour mère Junon, et son ennemie constante est Minerve, que la fable fait sortir tout armée du cerveau de Jupiter. Dans la lutte entre les divinités de l'Olympe, Minerve lance contre lui une pierre énorme, la

(1) *Vâj. Sanh.* IX, 39. — *Ath.* VIII, 1, 5; XII, 1, 51.
(2) R. III, 5, 10.
(3) Wilson, *Vischnou-Pourana*, p. 284.

Digitized by Google

foudre, qui le précipite sur la terre, où son corps en lambeaux couvre une étendue de sept arpents. La même Minerve dirige, dans un autre endroit de l'Iliade, la lance de Diomède (1) contre ce dieu, et Mars, en tombant, pousse un grondement rauque, semblable au bruit de neuf ou dix mille hommes en bataille; puis il remonte au ciel sous forme d'épaisse nuée. Ailleurs, dans l'Œdipe-Roi de Sophocle, les Thébains, affligés de la peste, regardent Mars comme l'auteur de leurs maux et invoquent contre lui le secours de Minerve encore : « Noble fille de » Jupiter, s'écrient-ils, fais retourner sur ses pas ce cruel » Mars, qui, sans bouclier, sans javelot, est venu nous » combattre..... qu'il aille se jeter dans les flots inhospi- » taliers de la mer de Thrace. » Tous ces traits n'indiquent-ils pas le nuage que foudroie le tonnerre et qui se résout en pluie, soit sur la terre, où, selon le mythe, chacun des cheveux du dieu forme un ruisselet ou un torrent, soit dans la mer, où il est abîmé tout entier? Quelques-uns le font naître en Phrygie, où Priape lui apprend l'art de la guerre; d'autres le font venir de la Thrace. La tradition qui rattache ainsi aux Phrygiens l'origine de la guerre, comme, dans l'Inde, le Vischnou-Pourana la rattache aux Bhrigus, est caractéristique : les Phrygiens sont identifiés par là aux Bhrigus et conséquemment aux Phlégyens, et la signification originaire de Mars comme correspondant de *Mâtariçvan*, qualificatif du vent d'orage, se trouve confirmée. Quant à la tradition qui le

(1) Celui qui mesure ou modère le jour.

Digitized by Google

tire de Thrace, Preller (1) en infère avec beaucoup de raison que cette variante fait surtout allusion aux frimas et aux sombres tempêtes des pays septentrionaux, qui sont la patrie du ténébreux hiver.

En Italie, comme en Grèce, Mars est une des grandes divinités appartenant à l'époque primitive ; il n'est donc pas permis de chercher sa signification originelle ailleurs que dans les phénomènes de la nature extérieure. Mars est de la même provenance que tous les autres dieux olympiens ; il n'y a dans son idée absolument rien d'abstrait, rien même qui implique une association de rapports. Dans la suite, il est vrai, on groupa autour de ce mythe un pêle-mêle de relations vraies ou fictives, qui en modifièrent très-considérablement la donnée première : il en fut de même, au reste, pour tous les autres dieux. A mesure que la vie se développait, l'homme découvrait dans la nature et en lui-même des combinaisons variées, qui donnaient lieu à toutes sortes de rapprochements, souvent bizarres, parfois aussi très-ingénieux. Avec nos habitudes d'analyse rationnelle, nous avons peine aujourd'hui à suivre le fil de cette trame sans fin, que nous appelons un être mythologique ; tout, en effet, y est mêlé ; tout a concouru à le former, l'impression, l'idée, le rêve, jusqu'au jeu de mots. Si Mars, par exemple, est la guerre, en ce qu'il symbolise la lutte des vents et des nuages dans la tempête, il peut aussi, comme nuée qui se résout en pluie bienfaisante, devenir un principe de fécondité, et ce

(1) *Griechische Mythologie, Arès.*

Digitized by Google

dernier sens sera même, chez les Latins, un de ceux qui prévaudront, grâce au rapprochement qui se fera entre *mar* ou *mas*, le *mâle*, et le nom de la divinité. Des mythographes modernes s'y sont même laissé prendre, et un des plus savants, Preller, a rattaché le nom de *Mars* à cette étymologie. Nous venons de dire qu'il n'y a pas une seule des dénominations divines primitives qui doive être expliquée par l'abstraction ou une comparaison de rapports. Ce n'est donc pas au radical *man* ou *mas* qu'il convient de relier l'origine de ce mot.

Quand il s'agit d'un dieu que l'on retrouve toujours identique à lui-même, du moins avec le même sens général, dans toutes les ramifications de la grande famille pélasgo-italienne, il ne faut pas vouloir l'expliquer par des étymologies restreintes, propres à tel ou tel dialecte en particulier. Ottfried Muller a eu ce tort pour les divinités de la Grèce : apercevant dans cette mythologie une série de combinaisons d'un caractère tout à fait hellénique, il a cru pouvoir inférer que la religion était là entièrement originale, même dans ses principes les plus reculés, et son école, à laquelle appartiennent Preller, Heffter, etc., n'admet aucune interprétation qui ne soit justifiée par le lexique grec. La science a, pourtant, démontré que la civilisation des Hellènes résulte d'un enchaînement de causes, dont les premiers anneaux tiennent à une souche commune en dehors de la Grèce. Il est bien vrai que, en passant des Pélasges aux Grecs proprement dits, beaucoup de dénominations primitives se sont modifiées ou ont même

Digitized by Google

changé de forme, comme Mars, par exemple, qui est devenu *Arès* par suite de la préférence donnée à un de ses attributs, ἄρειος, dérivé du sens primitif de *blanc, brillant* et *bon*, une des qualifications par excellence du Divin chez les Aryas, et nous comprenons qu'Hérodote ait pu dire en un sens que les divinités ont reçu leurs noms postérieurement à ces mêmes Pélasges ; mais, en Italie, les dénominations en question se sont conservées plus généralement, à cause peut-être de plus de rigidité dogmatique et de plus de contrainte du sens religieux. Toute la branche éolienne de la famille pélasgique offre, du reste, ce même ton d'archaïsme, que l'élan de jeunesse, l'entrain révolutionnaire et l'audace poétique des Ioniens, Yavanas-Juvenes, devaient nécessairement écarter. Je ne fais donc aucune difficulté de rattacher le Mars italiote, génitif *Mart*-is, au védique *Marut*. La forme est la même, et, quant au sens, l'analogie est frappante. Semblables à Mars, les Maruts sont les vents et les nuages qui produisent la pluie, et, comme Mars encore, ils ont pour associé l'éclair, ce qui fait d'eux aussi des vents d'orage, des producteurs de tempêtes (1). Dans les Védas, les Maruts ont plus ordinairement l'aspect de divinités propices. En répandant sur la terre les eaux bienfaisantes du ciel, ils deviennent, en effet, des agents de fécondité, et leur intervention, loin d'être redoutée, est bénie et sollicitée par des sacrifices : c'est aussi, du reste, comme nous l'avons vu, un des traits du Mars pélasgique. Mais les Maruts, dispensateurs des libé-

(1) *R. V.*, XXIII, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Digitized by Google

ralités d'Indra, « *brillants* et *favorables* (1) au cultivateur », ont encore, de même que Mars, leur côté farouche de divinités militantes. « Les Maruts, dont les yeux étincel-
» lent, ont ébranlé les montagnes les plus solides.... Ils
» sont armés de l'éclair.... Le bruit des formidables et
» sombres Maruts aux mouvements rapides, résonne par-
» tout, bruit de ceux qui abattent par leurs coups terribles
» les ennemis réunis contre eux : ils triomphent de tous
» leurs adversaires.... Vos coursiers traversent l'espace
» dans leur élan rapide.... L'effroi que vous inspirez est
» est égal à celui qui se répand lorsque les lances brillent
» au milieu d'un combat (2). »

Ainsi Mars, dont le primitif fut évidemment *Mart-s*, comme le prouve la forme de tous les cas obliques, n'est autre qu'un Marut, symbole du vent tempêtueux (3). Et si l'on nous demande pourquoi ce nom fut donné au mois de l'équinoxe de printemps par la plupart des populations italiotes bien avant la fondation de Rome, ainsi que l'atteste Verrius (4), au lieu d'en attribuer la raison à une certaine analogie de rapports entre le printemps et le dieu mâle, *mas*, ou fécondateur, nous répondrons que ce fut tout simplement par l'effet d'impressions identiques à celles

(1) Ces deux épithètes donnent l'explication du grec *Ares*, que nous avons rattaché à l'adjectif *αρειος*, *brillant* et *bon*. *Rig-Véda*, XXIII, 4, v. 7.

(2) *R. V.*, XXIII.

(3) Le sens littéral de *Marut*, en sanscrit, est, en effet, celui de *vent*.

(4) Verrius, *Fl. Fast. Præn.* — *Martius ab Latinorum deo Marte. Appellandi itaque apud Albanos et plerosque populos Latii mos idem fuit ante conditam Romam.* — *Cf.* Ovidii F. III, 87.

Digitized by Google

des auteurs de notre calendrier républicain, quand ils firent de ce même mois leur mois de Ventôse.

Dans un hymne du Rig-Véda (1), les Maruts sont appelés *rapides porteurs*, ce qui fait de ces divinités de véritables *bhuranyus* ou *Phoronées*, le mot *bhuranyu* ayant tout à la fois, comme nous l'avons dit, le sens de *porter* et de *rapide*. Aussi le pic-vert, qui fut, pour les Picentins, l'image du *porte-foudre*, ainsi que nous le verrons plus loin, est-il qualifié indifféremment de *picus Martius* et de *picus Feronius*. D'autre part, les hymnes qui les célèbrent leur associent constamment l'éclair, c'est-à-dire l'idée contenue dans le mot *bhrigu*. « Les Maruts radieux et toujours en » mouvement se sont joints à leur compagne (l'éclair), de » même que des jeunes gens se réunissent avec des fem- » mes.... Les jeunes Maruts ont placé la jeune Eclair dans » leurs chars radieux; elle se joint à eux et déploie sa » force.... Maruts, armés de l'éclair, quel est celui qui, » placé au milieu de vous, vous met en mouvement? (2). »

L'association qui est faite de l'Eclair avec les Maruts explique donc pourquoi Bhrigu, la foudre, est dit avoir inventé l'art de la guerre, et pourquoi, d'autre part, les Phlégyens sont réputés fils de Mars. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'un simple rapport mythique ou idéal a suffi pour que ces peuples prissent dans l'histoire l'aspect farouche du « cruel dieu des combats et des sanglantes discordes. » La *férocité*, en entendant ce mot dans

(1) XXII, 8, 47.
(2) *R. V.* XXIII.

Digitized by Google

le double sens qu'il avait jadis, est, en effet, le trait saillant de leur caractère, comme elle est aussi le trait saillant du dieu Mars. Il ne faut donc plus s'étonner que les Bhrigus, dans l'Inde, soient représentés comme une race superbe, dont Varuna châtie l'insolent orgueil, et que, en Europe, les Phlégyens et tous les peuples pélasges qui se rattachent plus ou moins directement à eux passent pour des impies ou même pour des hommes sans foi ni loi. On lit dans l'hymne homérique à Apollon : « Tu » arrivas en la ville des Phlégyens, hommes insolents, » qui habitent la terre sans se soucier de Jupiter. » Et Kuhn (1) cite un verbe φλεγυᾶν, évidemment formé du nom de φλεγυς, qui, chez les Phocéens, signifiait *agir avec arrogance, opprimer violemment*. Aussi le mythe, partant de cette donnée, montre-t-il Phlégyas, fils de Mars et de Chrysé (l'Eclair), selon les mythographes, mettant le feu au temple de Delphes et précipité dans le Tartare en punition de son impiété. Quand Strabon, parlant des *Brigantii* du Tyrol (2), nous dépeint ce peuple sous des couleurs si sombres, et quand, d'autre part, on voit les auteurs de l'antiquité s'accorder à accumuler les épithètes les plus outrageantes sur toute dénomination qui se rapproche de celle-là, on est involontairement tenté de rattacher ces *Brigands* aux *Bhrigus* par la forme *Bhriguantes*, et conséquemment aux Phlégyens par la forme φλεγυαντες.

(1) *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks*, p. 23.

(2) Strab., Liv. IV, p. 207.

Digitized by Google

Les traditions, qui font des Bhrigus et des Phlégyens une race de réprouvés, parlent des Pélasges en général, suivant la remarque de Niebuhr (1), comme d'une race persécutée par les puissances célestes (2), et ce serait même pour échapper aux Furies, qu'elle courrait de contrée en contrée, ainsi qu'Oreste chassé par le fouet de la vengeance divine. Ephore va jusqu'à lui refuser le caractère de nation et rapporte que, en Arcadie, une troupe de brigands, formée de nationalités diverses, se serait donné le nom de Pélasges. Nous verrons, dans la suite de ce travail, se reproduire contre les fondateurs de Rome le même préjugé, dont nous démontrerons l'origine pélasgo-arcadienne.

XIII.

A part l'élément rhasène en Etrurie, les établissements celtiques de l'Ombrie et de la Gaule cisalpine et les colonies grecques du sud, le reste de l'Italie était pélasgique. Nous nous attacherons pour le démontrer philologiquement aux dénominatifs principaux.

Pelasgos, avons-nous dit, était fils de Phoronée, et l'on sait que celui-ci, d'après la fable, aurait régné sur le Péloponèse. Si, au point de départ des populations italiotes, nous trouvons le Péloponèse et Phoronée, nous aurons

(1) *Römische Geschichte, die Pelasger.*
(2) Denys, I, 17, p. 14, 6.

Digitized by Google

donc quelque motif de conjecturer que les noms de ces peuples pourraient bien appartenir à l'idée contenue dans *arya* et les autres qualificatifs dont il a été question; et si nous arrivons à les rattacher sans effort à cette idée, nos étymologies, appuyées des légendes et des traditions, auront droit aux égards de ceux qui ne dédaignent point l'analogie.

Or, parmi les différentes origines assignées aux Italiotes, l'Arcadie péloponésienne et le Péloponèse en général sont celles que l'on rencontre le plus souvent dans les auteurs, et, d'un autre côté, c'est partout Phoronée ou son symbole que l'on y voit en tête.

Caton et Sempronius (1) ont écrit que les Aborigènes étaient des Achéens, venus en Italie bien des générations avant la guerre de Troie; et Niebuhr fait observer que, par Achéens, ces deux auteurs entendaient des Péloponésiens, quoique ce nom fût primitivement commun à tous les Pélasges de la Grèce. D'autre part, l'Œnotrie est reliée au Péloponèse par Œnotrus, fils de Lycaon, et l'origine lacédémonienne des Laconiens et, conséquemment, des Bruttii, des Samnites et des Sabins, est affirmée par plusieurs écrivains. Enfin, on connaît la tradition qui fait venir Evandre de Pallantion en Arcadie et dérive même de là le nom du Palatin, où fut le berceau de Rome (2). Il est remarquable que l'Arcadie, devenue si chère aux imaginations poétiques, n'a eu tout son prestige d'inno-

(1) Denys, I, c. I, 4.
(2) Id. II, ch. I, 2.

Digitized by Google

cence pastorale qu'en Italie. Négligée par Homère, qui n'en a fait le théâtre d'aucune de ses fictions ; par Théocrite lui-même, le grand poète bucolique des Grecs, qui n'y fait allusion une seule fois, dans ses charmantes idylles, que d'une manière accidentelle, elle apparaît tout-à-coup dans Virgile sous l'aspect riant d'une terre bénie, vers laquelle se reportent les souvenirs heureux d'une première enfance. C'est là que résident les dieux ; c'est là qu'est le bonheur ; aussi le poète veut-il y conduire son ami Gallus, languissant du mal d'amour. Là encore sont les seuls hommes qui sachent moduler des chants, les seuls juges sages et impartiaux (1).

Pourquoi donc l'Arcadie, étrangère aux muses de la Grèce, se montre-t-elle aiusi avec tant d'éclat dans la poésie latine ? Virgile lui-même nous met sur la voie de l'explication de ce fait, en nous racontant, dans son Enéide, les exploits de la colonie arcadienne établie à l'endroit où devait s'élever la ville éternelle. Y a-t-il lieu de s'étonner, après cela, que, comme mère de Rome et de tous les peuples latins, l'Arcadie soit devenue en Italie le siége idéal de cet âge d'or, que tous les peuples ont coutume de placer dans le lointain de leurs souvenirs ?

Néanmoins, il faudrait bien se garder de croire qu'il s'agit réellement dans ces traditions de l'Arcadie et de l'Argolide péloponésiennes. Ce n'est point, en effet, dans un sens aussi restreint qu'il convient de prendre les souvenirs italiotes.

(1) *Eglogues* IV, VII et X.

Digitized by Google

Avant de descendre dans le Péloponèse, les Pélasges avaient été établis dans le nord, en Macédoine et en Thessalie, et ce fut même de là que se détachèrent les colonies nombreuses, qui, sous des noms modifiés, allèrent peupler, d'un côté, l'Asie mineure au nord et à l'ouest, Samothrace et les îles septentrionales de la mer Egée, et, de l'autre, l'Italie. Le Péloponèse ne fut donc qu'un de leurs établissements au sud de la Grèce ; mais ce fut celui qui résista le plus longtemps, car il durait encore quand les établissements du nord étaient déjà transformés, et c'est peut-être ce qui explique pourquoi les souvenirs pélasgiques, aux époques plus rapprochées de nous, s'étaient repliés de l'Arcadie et de l'Argolide thessaliques sur l'Arcadie et l'Argolide de la péninsule méridionale. Les mythes et les traditions qui appartenaient au centre originel devinrent plus particulièrement ceux du Péloponèse, et aujourd'hui encore c'est de ce côté que se porte notre pensée quand s'offre à l'esprit l'idée d'une Arcadie primitive. Nos poètes n'ont fait que suivre, sous ce rapport, les traces de Virgile et de tous les Latins.

Nous le répétons, il ne faudrait pas prendre à la lettre ce qui est dit dans les anciens auteurs de l'origine arcadienne ou même laconienne et lacédémonienne des Italiotes. En faisant venir la plupart de ces peuples, comme les Sabins, les Samnites, les Lucaniens, les Latins, les Œnotriens, etc. de la Laconie dorienne, ils ont, en effet, reporté sur un point conservé des traditions appartenant à un autre plus ancien de même dénomination, mais éclipsé

Digitized by Google

depuis. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le mythe de Lycaon, roi des Arcadiens, issu de Pelasgos, et de ses nombreux fils, qui figurent géographiquement, comme les généalogies de la Bible, les rameaux détachés du tronc commun, ne doit pas être tenu pour un mythe exclusivement grec. Ce mythe, qui date d'une époque anté-hellénique, s'est évidemment formé avant la séparation des diverses familles chez lesquelles on le retrouve, et il appartient, par conséquent, au siége primitif de la race encore réunie. Lycaon nous est représenté comme un initiateur, et c'est à lui, ainsi qu'à son auteur le plus éloigné, que l'on attribuait, en Grèce, l'introduction des arts utiles et des premiers éléments de la civilisation. Il y a là déjà une forte présomption que le Péloponèse, c'est-à-dire une simple fraction isolée du grand courant pélasgique, n'a pas été le théâtre de ce Lycaon, à moins de supposer, avec les historiens qui ont voulu concilier les choses, que c'est du Péloponèse que se sont irradiées, comme d'un foyer central, toutes les dénominations connues de la brillante famille des Pélasges. Or, ceci est inadmissible; car, si, dans les derniers temps de la Grèce et, à Rome, dans les derniers temps de la république et sous l'empire, on a pu se méprendre sur la véritable Arcadie primitive, les souvenirs des autres fractions pélasgiques du nord, des îles et de l'Asie Mineure, beaucoup plus anciens et, par conséquent, hors de l'influence péloponésienne, se rattachent exclusivement à la Thessalie et même à la Thrace méridionale. D'un autre côté, on ne comprendrait

Digitized by Google

pas que les mythographes, entre autres Apollodore, représentassent le déluge de Deucalion comme l'œuvre de Jupiter irrité contre l'impiété de Lycaon et de ses fils (1), s'il ne fallait point reporter en Thessalie, où eut lieu ce déluge, le berceau des Lycaonides. Enfin, Pausanias raconte que les Delphiens échappèrent à la submersion, en se retirant sur le mont Parnasse, où ils furent guidés par les hurlements des loups et où ils fondèrent la ville de Lycoreia (2). Si l'on veut bien considérer que le loup, grâce à un de ces jeux de mots si fréquents dans les combinaisons mythologiques, est devenu le représentant de Lycaon et l'emblême ou l'hiéroglyphe des Lycaonides, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que cette Lycoreia du Parnasse, fondée sous l'impulsion des loups, est bien le type de la Lycosure du mont Lycée en Arcadie, que fonda Lycaon et où il fut changé en loup, pour y avoir sacrifié un enfant à Jupiter.

En second lieu, avons-nous dit, la présence du mythe de Phoronée ou de son symbole doit nécessairement être considérée comme un indice d'origine pélasgique pour une population. Or, on retrouve partout, en Italie, ce même Phoronée dont il a été question dans la première partie de ce travail et que les mythographes relièrent plus tard de préférence au Péloponèse, en faisant de cette dénomination un roi d'Argos, législateur primordial et père de Pelasgos lui-même. Mais ici, c'est sous la forme de la déesse Feronia ou du *picus feronius* qu'il se présente.

(1) Apollod. 1, 7, 2, et Ovid. M. 1, 260-415.

(2) Pausanias, *Phocide*, C. VI.

Digitized by Google

Nous avons vu plus haut que *Feronia* et *picus feronius* ou *picus martius* sont bien, en effet, les équivalents du *bhuranyu* sanscrit et, conséquemment, du Phoronée grec, qualifié d'inventeur du feu concurremment avec Prométhée.

XIV.

Nous avons parlé de la déesse Feronia du mont Soracte, associée à Soranus, dieu soleil ou lumière, et des dévots Hirpiens qui, chaque année, à la fête du lieu, se faisaient une pieuse gloire de marcher nu-pieds sur des charbons ardents en l'honneur de la divinité. Cette Feronia était aux Falisques de l'Etrurie. Mais on retrouve des sanctuaires dédiés à la même dénomination chez la plupart des autres peuples italiotes, notamment chez les Sabins, comme à Trebula, où se pratiquait, ainsi qu'au Soracte, la dévotion du piétinement à nu de charbons embrasés; à Luna, dans l'Etrurie encore, à Terracine, où les esclaves allaient recevoir la liberté et où la déesse était honorée en compagnie de Jupiter Anxur (1); etc.

Phoronée, avons-nous ajouté, se rattache en sanscrit *bhuranyu*, qui signifie littéralement *rapide* et dont l'idée fondamentale est celle de *porte-feu*. La racine du mot est représentée, en grec, par φερω, et en latin par *ferre*, qui répond au sanscrit BHAR, *porter*. Dans deux endroits des

(1) Virgile, *Enéide*, VII, 799.

Digitized by Google

Védas, le terme de bhuranyu est appliqué à Agni conçu sous forme d'oiseau aux ailes d'or. Nous en avons inféré avec Kuhn que, dans cet état, Agni, le feu céleste, latin *ignis*, était l'éclair ailé, et que, sous la figure du çyêna ou faucon, il répondait à l'aigle porte foudre de Jupiter et au *Picus-Feronius* des peuples opiques.

Puisque Feronius est bien un équivalent de Phoronée, on ne saurait se refuser à admettre que le *pic-vert* soit l'équivalent de l'oiseau lucifère des mythologies védique et grecque. Mais par suite de quelles transformations est-on arrivé à substituer ainsi le pic au *çyêna* et à l'aigle? Le procédé d'enchaînement qu'ont suivi les idées à cet égard est des plus simples. L'exposition que nous allons en faire confirmera, en outre, la parenté établie entre Feronius et Phoronée, d'une part, et entre ce même attributif Feronius et l'attributif sanscrit *bhuranyu*, de l'autre.

La tradition péloponésienne fait naître Phoronée du dieu fleuve Inachus, qui n'est ici que l'océan céleste, et de l'océanide Melia. Or, en grec, Melia (μελία) a deux sens, celui de *frêne* et celui de *lance* ou *pique*. En tant qu'associée aux eaux du ciel, elle répond donc au *Wetterbaum* ou *arbre-nuée* de la mythologie germanique, au frêne Yggdrasill de l'Edda, et à tous les autres bois quelconques, d'où est sortie, avec le feu, la vie du monde, ramenée de la sorte à l'éclair issu des nuages ou des eaux supérieures comme à son premier principe. La production du feu par le frottement de deux pièces de bois ne serait ainsi que le symbole ou image dramatique du pro-

Digitized by Google

cédé céleste lui-même, tel que se le figura l'imagination enfantine des premiers âges ou qu'un miroitement de mots à double entente en créa l'illusion. Néanmoins l'idée de faire du nuage qui cache la foudre un frêne pourrait bien avoir été suggérée, au contraire, par comparaison avec l'arbre ou bois, dont on extrayait le feu que l'on supposait y être recélé. Cette explication, qui est la plus naturelle, ne détruit pas, cependant, l'observation qui précède ; car, bien que l'on soit arrivé par une sorte d'analogie fictive à faire de la nue un frêne, Melia, d'où le feu était engendré, il n'en est pas moins vrai que les rites en usage dans le frottement des pièces de bois, pour la production du feu terrestre, eurent ensuite pour objet de figurer le procédé des régions supérieures.

Mais, d'un autre côté, avons-nous dit, Melia (μελία) signifie *lance* ou *pique*, et sous cette forme elle est encore le trait de l'éclair avant l'éclat et l'embrasement qui l'accompagne, c'est-à-dire avant le tonnerre. La lance, en effet, est l'arme de Pallas-Athêna, et cette divinité elle-même, dont le caractère originel avait été si mal compris, l'un faisant d'elle le ciel azuré, l'autre l'aurore, comme M. Max Muller (1), n'est pas autre chose que la foudre : il suffira, pour le démontrer, de rappeler les traits principaux de sa physionomie.

Les Etrusques, qui adoraient, sous le nom de Menerfa, une énergie divine ou naturelle devenue Minerva chez

(1) *Lectures on the science of language*, t. I.

Digitized by Google

les Latins, la comptaient au nombre des divinités qui lançaient le tonnerre. Et dans l'Enéide, Minerve irritée contre Ajax, fils d'Oïlée, qui avait souillé son temple en faisant violence à Cassandre, souleva contre lui une tempête affreuse, quand il retournait dans sa patrie, et lança sur sa flotte la foudre de Jupiter (1). Au vers 259 du XIe livre de ce poëme, la foudre est même l'arme de Minerve : *triste Minervæ sidus*. Enfin, sur des médailles du temps de Sévère, alors que l'idée première était déjà bien obscurcie, Minerve est représentée attendant que Vulcain lui ait forgé le tonnerre.

Nous allons voir que, si les Grecs n'ont pas hésité à reconnaître leur Athêna dans cette Menerfa et Minerva des Etrusques et des Latins, c'est qu'ils y ont été amenés tout naturellement par une ressemblance dont ils ont dû être frappés. Les Latins, d'ailleurs, en reconnaissant leur Minerve dans la Pallas grecque, ainsi que le fait Virgile dans le passage précité, montrèrent, de leur côté, qu'ils comprenaient le vrai caractère originel de l'une et l'autre dénominations.

Dans Eschyle, Athêna dit qu'elle seule, entre tous les dieux, sait où la foudre est renfermée :

(1) *Enéide*, I, 42.

... Pallas ne exurere classem
Argivûm, atque ipsos potuit submergere Ponto,
Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei?
Ipsa Jovis rapidum jaculata è nubibus ignem,
Disjecitque rates, evertitque æquora ventis.

Digitized by Google

« Et moi aussi, je suis sûre de l'appui de Jupiter ; et —
» pourquoi me forcer à parler de ma puissance ? — seule
» entre les dieux, je sais où sont les clefs du lieu qui ren-
» ferme le tonnerre (1). »

C'est elle, d'ailleurs, qui a enseigné aux mortels l'usage du feu, source de tous les arts et principe de la vie civilisée ; et par le feu révélé aux hommes il faut entendre ici le feu céleste ou l'éclair issu de la nue, comme dans le mythe de Prométhée et celui de Phoronée. Dans d'autres traditions, quand Prométhée a formé l'homme du limon de la terre, Athêna l'attire aux cieux et lui laisse prendre l'étincelle qui doit animer l'argile qu'il a pétrie. Sa signification de feu du ciel ne saurait être mieux indiquée. Aussi, lorsqu'on lit dans l'Odyssée (2) qu'Athêna, en quittant Télémaque, se transforme en aigle, et qu'on se rappelle, d'un autre côté, que l'aigle, porte-feu de Jupiter, est le symbole de la foudre, on ne peut s'empêcher de voir, avec Adalbert Kuhn, qui en a fait le premier la remarque (3), une réminiscence ou une intention du poëte dans cette métamorphose. Eustathe, du reste, dans la scholie qui accompagne ce passage, semble lui-même l'avoir compris ainsi, puisqu'il ajoute sous forme de commentaire ou d'explication : Φωσφόρος δὲ ἡ Ἀθηνᾶ, c'est-à-dire *Athêna lucifère*.

Il n'y a donc plus lieu de s'étonner que Minerve ait été

(1) *Euménides*.
(2) III, 372 ; Cf., I, 320.
(3) *Die Herabkunft des Feuers*, p. 29.

Digitized by Google

associée à Vulcain (1), qui figure, à son tour, la foudre tombée des hauteurs de l'empyrée et pénétrant les entrailles de la terre, où elle engendre tous les embrasements volcaniques; que le serpent, symbole de l'éclair, dont nous disons encore qu'il *serpente* dans l'orage, repose à ses pieds, à côté de sa lance, comme pour en confirmer le sens (2), et qu'Erichthonios aux jambes cagneuses, né d'une tentative d'Hephaistos contre Athêna, soit un serpent lui-même (3). A la fête des Panathénées, la course aux flambeaux du premier jour n'était, comme le dit très-justement Preller (4), qu'une grossière imitation des mouvements de l'éclair dans l'orage, et la fête des Lampadophories, où les jeux consistaient à disputer le prix en courant un flambeau à la main, était commune à Minerve et à Vulcain. Dans l'Odyssée (5), la révélation des arts mécaniques aux hommes est attribuée à ces deux divinités ensemble, et il n'était pas rare de rencontrer leurs deux statues dans les mêmes temples (6). Enfin, à Athènes, le pouvoir de guérir, dont la piété des croyants avait doué la déesse protectrice de la ville, on l'attribuait également à Héphaistos (7).

(1) Pausanias, *Attique*, c. XIV.
(2) Id,, ibid., ch. XXIV
(3) Id., id., id.
(4) *Griech. Mythol.*, I, p. 68, 121.
(5) *Odyssée.*
(6) Pausanias, *Attique*, ch. XIV.
(7) Cf. sur les rapports de Minerve avec Vulcain : *Schol. ad Aristophan.*, *Ran.*, 131 et 1119; *Harpocrat.*, *v.* Λαμπάς; Etym. M. v. Κεραμεικός; Plat., *de Rep.*, I, p. 4, éd. Bekker, Hérodote, VIII, 98.

Digitized by Google

Suivant la tradition crétoise, Minerve est née d'un nuage (1), et, d'après Apollodore, sur les bords du fleuve Triton, dans lequel on s'accorde généralement à reconnaître les nuages chargés d'eau. La Minerve de la Cyrénaïque passait même pour fille de Neptune et de Tritonis (2), et Hérodote rapporte qu'elle était honorée du même culte qu'à Athènes par les Machlyens et les Ausiens, habitants des bords du lac Tritonis en Lybie (3). Il est probable que ce furent les Myniens, établis dans ce pays, qui y portèrent ce culte, réputé plus tard indigène. Le nom de Triton paraît être, au reste, de provenance grecque, et on le rencontre fréquemment appliqué à des fleuves, à des sources, à des divinités marines et aux eaux en général. Ainsi il y avait un fleuve Triton en Crète, près de Cnosse ; un autre en Thessalie, un troisième en Arcadie près d'Aliphères, et le Nil même fut parfois aussi dénommé de la sorte (4). Le siége le plus ancien du culte de Minerve était précisément à l'embouchure du Triton, qui se jette dans le lac Copaïs, en Béotie, et c'était là que se trouvait l'Athènes primitive des Pélasges, submergée plus tard par un débordement du lac. Quelle qu'ait été la signification originelle du mot *trito* en grec, il est donc incontestable que l'idée d'*eau* y fut généralement attachée. Si ce mot a bien voulu dire *tête*, soit dans le

(1) *Schol. de* Pindare, *Olymp*. VII.
(2) Pausanias, *Attique*, ch. XIV.
(3) Hérod., IV, 178-180.
(4) Lycophron. 119, 576; *Schol. Tzetzes*. Pline, 5, 54.

Digitized by Google

dialecte béotien, soit dans le dialecte éolien ou le dialecte crétois (1), ainsi qu'on le suppose, nous sommes, en conséquence, autorisé à inférer que par *tête* on a dû entendre le nuage des régions supérieures, qui figure en d'autres endroits le *front sourcilleux* de Jupiter, et qui, dans l'orage, devient la *tête* grimaçante de Méduse ou de la Gorgone. Rien n'est plus commun, du reste, que l'association de l'idée de *tête* et de celle d'*eau*, pour signifier les eaux en général, et c'était toujours sous forme d'une tête à longs cheveux et à barbe touffue que l'on figurait la source dont on faisait un objet spécial de culte (2). On retrouve, au reste, cette image dans d'autres idiomes de la souche aryane. Les sources des fleuves et des rivières, en Gaule, étaient des têtes de rivières et de fleuves, gallique *cean-abhon*, d'où peut-être *Genabum* et *Genava*, et kymrique *cyn-aber*. La même formation se constate dans les noms allemands Bronnhaupten (V. du Wurtemberg), Burnhaupten (V. de l'Alsace, Haut-Rhin), Bachhaupten (dans la Haute-Souabe), Lohrhaupten (à la source du Lohr), etc. C'est ce qui explique l'emploi que certaines chroniques font indifféremment d'expressions comme celles-ci : *caput rivi* pour *fons rivi*, en allemand *Ursprung* (3).

(1) V. *Griechisches Wörterbuch*, de Passow, au mot Τριτω.

(2) O. Jahn, dans les *Berichten der Akademie der Wissenschaften*, de Leipsic, 1851, p. 43. — Dans Hérodote, IV, 91, on lit : Τεάρον ποταμοῦ κεφαλαί, *les têtes du fl. Téare*. Traduction d'une inscription persane.

(3) *Traditt. Fuld. ed. Dronke*, p. 3, cité par F.-J. Mone, *Celtische Forschungen*, p. 174.

Digitized by Google

Dans une intaille de la *Galerie mythologique* publiée par M. Charles Lenormant (1), Minerve est représentée tenant une lance de la main gauche et assise sur un bouc marin, symbole des eaux célestes, le même mot *αἴξ*, plur. *αἴγ-ες*, ayant eu tout à la fois le sens de *bouc* et *chèvre* (2) et celui d'*eaux*, ainsi que nous l'avons déjà dit au sujet de Pan.

En conséquence, quand Hésiode fait sortir Tritogénie tout armée du front auguste du maître des dieux (3); quand les hymnes homériques la font jaillir, brandissant une javeline acérée, de la tête immortelle de Jupiter porte-égide (4); quand, enfin, les traditions postérieures à Homère font intervenir à sa naissance Hephaistos, Hermès ou Prométhée, qui d'un coup de hache fendent le crâne paternel, d'où elle s'élance armée de pied en cap, il ne faut pas voir là une image de l'intelligence et de la sagesse émanant du cerveau divin. De telles interprétations ne peuvent s'appliquer qu'à une époque tout à fait secondaire, alors que l'abstraction a déjà modifié le caractère purement physique des données primitives. La naissance de Minerve, dans les conditions que nous venons de dire, n'est pas autre chose que la soudaine éruption de l'éclair du sein des nuages chargés d'eau, et ce qui le confirme, ce

(1) Dans le *Trésor de Numismatique et de Glyptique, Nouvelle Galerie mythologique*, pl. XXII, nº 10.

(2) ὁ *αἴξ*, le bouc ; ἡ *αἴξ*, la chèvre.

(3) *Théogonie*, 886.

(4) *Hymne*, XXVIII.

Digitized by Google

sont les circonstances qui accompagnent cette naissance merveilleuse : « la terre ébranlée retentit d'un bruit ter- » rible ; la mer se troubla et ses sombres vagues en furent » agitées (1). » Cela signifie, en d'autres termes, que la déesse sortie du front sourcilleux de Jupiter, roi de l'éther et du jour, revêtue d'armes *étincelantes et brandissant une javeline acérée,* ainsi que s'exprime ce même hymne XXIX, naquit au milieu des déchaînements de la tempête et des grondements du tonnerre.

Parmi les médailles portant le simulacre de Minerve, quelques-unes nous ont paru caractéristiques. Ainsi, une médaille de Milo (2) représente d'un côté la déesse avec le casque en tête, le bouclier au bras, et dans l'attitude de frapper avec son javelot. Elle est revêtue de la peau de chèvre, qui est entièrement garnie de serpents. Si l'on veut bien considérer que l'égide, du radical αἴξ, gén. αἴγ-ος, dont on a fait par jeu de mots une peau de chèvre ou de bouc (3), se rapporte à l'idée d'eau ou de nuage chargé d'eau, contenue dans le même mot αἴξ, pl. αἶγ-ες, les *flots,* en dialecte dorien, et que les serpents dont elle est entourée figurent le sillonnement de la nue par les éclairs, on reconnaîtra que Minerve lançant la javeline ne peut être que la foudre.

(1) *Hymne homérique à Minerve,* XXIX.

(2) *Trésor de Numismatique et de Glyptique, Nouvelle Galerie mythologique,* planche XXIII, nº 9.

(3) Le jeu de mots se présentait d'autant plus naturellement ici, que le bouclier était le plus souvent une peau de bête, dans l'origine.

Digitized by Google

Le numéro 14 de la même planche XXIII (1), représente le *Palladium* avec une foudre dans le champ, à droite.

Dans le revers d'une médaille de Tarente, qui porte de face le buste de Minerve avec un Triton à son casque, on voit une chouette, emblème de la déesse, posée sur la foudre (2).

Une médaille de Syracuse, à l'effigie de Minerve, porte au revers la foudre ailée (3).

Le numéro 9 de la même planche XXV est une médaille d'Albe, avec effigie de Minerve, sur le revers de laquelle on voit un aigle reposant sur la foudre.

Le numéro 10, qui est une médaille d'Epire, offre les mêmes particularités.

Enfin, le numéro 11 est plus caractéristique encore. C'est une médaille samnite d'Æsernia. De face, elle représente Minerve casquée, et sur le revers est un aigle aux ailes éployées, tenant un serpent entre ses serres. Le serpent associé à l'aigle ne saurait être ici, comme partout où il accompagne la déesse ou un de ses symboles, que l'éclair ou la foudre, dont nous avons vu que l'aigle était le *porteur ailé*.

D'autres traits de la même divinité, sur lesquels nous n'insisterons pas et qui ne peuvent convenir qu'à la foudre, achèvent de dissiper tout reste de doute sur le

(1) Ibid.
(2) Pl. XXV, nº 6.
(3) Ibid., nº 8.

Digitized by Google

sens déjà si bien caractérisé que nous venons de déduire. Le nom de Gorgone donné à la déesse (1); la tête de Méduse, qui figurait sur son égide avec des cheveux de *serpent* et dans laquelle on est bien forcé de reconnaître l'agitation tortueuse et grimaçante des éclairs *serpentant* dans l'orage; le rôle guerrier de Pallas, qui ne peut s'entendre qu'appliqué à la lutte des éléments dans les régions supérieures; ses combats avec Mars (2), le dieu des vents tempétueux, sur lequel elle lance un énorme rocher (3), le tonnerre, ou qu'il perce avec la lance de Diomède (4), le modérateur du Jour ou Jupiter; tout, en un mot, dans la physionomie extérieure et, conséquemment, originelle de Pallas-Athêna dénote l'éclair et la foudre céleste.

En conséquence, si l'on veut bien se reporter à la prononciation grecque du dénominatif Athêna (Αθηνα), laquelle est *acêna* avec zézaiement du *c*, à la façon espagnole, on ne trouvera pas trop hardi que nous rattachions ce mot au sanscrit *açani*, qui veut effectivement dire la *foudre*. Je sais que le ç sanscrit passe le plus communément en grec sous forme de k (κ); mais, outre qu'il y figure aussi sous forme de s (σ) et que le s (σ) tenait lieu de *th* (θ) dans la prononciation des dialectes doriens et même de l'ionien, nous avons un terme dont la parenté

(1) Schwartz, *Ursprung der Mythologie*, passim.
(2) Iliade, l. IV.
(3) Il., l. XXI.
(4) Il., l. V.

Digitized by Google

avec le sanscrit ne paraît pas douteuse et qui offre les mêmes particularités que celui dont il s'agit. Ce terme est θηγω (thêgo), *aiguiser*, et au moral *égayer*, qui se rattache au sanscrit *çi*, dont le sens est également celui d'*aiguiser*, et au moral *réjouir*. On voit ici le ç sanscrit figurer en grec sous forme de θ (th), exactement comme le ç d'*açani* figure dans Αθηνα (Athêna). En dorien, notamment à Lacédémone, la prononciation du nom grec de Minerve était *Açana* (Ασάνα). Passow, dans son dictionnaire grec-allemand, cite précisément ce mot d'*Açana* (Ασάνα) comme exemple de la manière dont les Doriens de la Laconie et les Ioniens prononçaient le θ (th). Si l'on veut bien ensuite considérer que l'*i* final des noms féminins sanscrits répond exactement à l'inflexion féminine η et α des Grecs, on ne contestera plus que le dorien Αθάνα, prononcé Ασάνα (Açana), ne soit identique au sanscrit Açani, la *foudre*. Quant à l'origine du nom de *Menerva* ou Minerve, en latin, elle est encore incertaine. Néanmoins, nous ne pouvons rattacher le radical *men* ou *min* de ce mot au substantif *mens*, l'*intelligence*, comme on le fait généralement : les abstractions de ce genre datent d'une époque postérieure à la formation du nom en question. Diodore de Sicile (1) cite une ville de *Méné*, au milieu du lac Tritonis, et la représente comme un centre d'éruption volca-

(1) Diod. III, 53. « Entraînés par leurs instincts guerriers, les Amazones soumirent d'abord par leurs armes toutes les villes de l'île d'Hespéra, excepté une seule nommée *Méné*, qu'on regardait comme sacrée. Cette ville était habitée par des Ethiopiens ichthyophages; *on y voyait des exhalaisons enflammées.* »

Digitized by Google

nique. Or, l'*Athêna* grecque étant sortie de ce lac Tritonis, qui figure ici les eaux célestes, et sa naissance ayant, comme nous l'avons dit, le caractère de l'éruption, nous ne doutons pas que cette prétendue ville de *Méné* ne soit le radical auquel on doive rapporter l'origine de la *Minerve* latine et de la *Menerva* étrusque, qui, de cette manière, auraient eu à peu près la même signification qu'*Athêna* en grec.

Il résulte de ces développements que la lance ou pique de Minerve est bien effectivement l'éclair, ainsi que le conjecturent, au reste, Preller, Schwartz (1), etc. Or, comme *Melia*, que nous avons vue signifier le *hêtre*, a aussi le sens de *pique*, et que cette Melia est donnée pour mère de Phoronée le porte-feu, il semble qu'on ne doive voir dans le *picus* des Italiotes, qui, déterminé par l'attributif *feronius*, est bien réellement l'éclair, qu'un correspondant dialectique de ce second aspect de Melia. Picus a dû, par conséquent, signifier dans l'origine *lance* ou *pique* et s'entendre de l'éclair, qui avait, comme nous venons de le constater, son image dans la lance et la javeline de Pallas-Athêna, la foudre. Il est certain que les boulangers, *pistores*, dont Pilumne devint le patron, par suite du double sens attaché au mot *pilum*, qui signifiait aussi le *pilon* à égruger le blé, honoraient d'une sorte de culte le picvert, *picus*, homonyme et symbole du dieu Picus, qu'ils regardaient, en conséquence, dans le principe, comme

(1) Preller, *Griechische Mythologie*, I, p. 145 et suiv. — Schwartz, *Ursprung der Mythologie*, pp. 84, 86, 125, 131, 141, 165, 170.

Digitized by Google

l'équivalent de Pilumne. Il ressort de là que *picus* eut bien la même signification idéale que *pilum*, celle de *trait* ou *pique*. Le radical *Pic*, qui se retrouve avec le sens de *javeline* et de *lance* dans les langues celtiques, d'où le français l'a tiré, a si bien été compris de la sorte par les peuples opiques de l'ancienne Italie, que Picumnus, un des aspects de Picus, se confondait avec Pilumnus, dans lequel on ne saurait méconnaître, par les raisons que nous venons de déduire, la radical *pil-um*, un *javelot* ou *trait*.

Or, de ce que *picus*, qui voulait dire *pique* ou *javeline*, un des sens contenus dans Melia (μελια), mère de Phoronée, désignait aussi le *pic-vert*, il était tout naturel que le *bhuranyu* sanscrit, déterminatif d'Agni en tant qu'oiseau lucifère aux ailes d'or, s'appliquât de préférence au pic. Le pic-vert ne représenta donc le çyêna et l'aigle, ces *rapides porte-feu* (*bhuranyus* = phoronées), dans lesquels nous avons reconnu des symboles de l'éclair et, conséquemment, des équivalents de la pique et de la lance, que par l'effet d'un jeu de mots non réfléchi, où l'idée elle-même fut complice de l'illusion.

Nous voudrions pouvoir dire que ce fut à sa brillante calotte rouge, que le pic dut le privilége de passer, à son tour, pour le porteur ailé du feu céleste, ainsi que le supposent la plupart des mythographes ; mais c'est là un caractère commun à un trop grand nombre d'autres oiseaux, pour qu'il ait pu devenir, dans cette circonstance particulière, une raison déterminante. Puisque les autres

Digitized by Google

oiseaux à tête rouge n'ont pas été des porte-feu, on en doit conclure que la couleur de sa calotte ne fut, tout au plus, pour le pic, qu'une sorte de confirmation du rôle que le hasard des consonnances lexiques lui fit jouer. Il est certain, en effet, que si le faucon et l'aigle furent pris les premiers pour symboliser l'éclair, ce ne put être qu'à cause de l'étendue et de la rapidité de leur vol : la couleur de leur plumage n'y fut pour rien. L'idée qui a déterminé la figure en question a donc été celle de rapidité de mouvement. C'est, du reste, le sens contenu dans *bhuranyu*, qui signifie, avons-nous dit, *rapide porteur*. Or, le vol du pic, « lourd, saccadé, par bonds et par élans », ainsi que s'expriment tous les traités d'ornithologie et qu'on a pu, d'ailleurs, le constater soi-même, n'a absolument rien qui réponde à cette idée typique de l'oiseau porte-foudre.

Le sens du mot *picus* se détermine, en second lieu, par l'adjectif *martius* qui l'accompagne fréquemment, de la même manière qu'il est déterminé par l'adjectif *feronius*. Dans un hymne du Rig-Véda (1), avons-nous dit, les *Maruts*, dont nous avons fait le type de Mars, sont appelés *rapides porteurs*, et cette qualification leur est donnée par rapport à l'éclair, « qu'ils portent dans leur char radieux (2). » Le terme de *bhuranyu* ayant exactement la signification de *porteur rapide*, et ce terme étant le type de Phoronée, auquel se rattache le déterminatif *feronius*, il s'ensuit que *feronius* et *martius* sont ici deux équivalents.

(1) XXII, 8, 47.
(2) R. V. XXIII.

Digitized by Google

Or, un des symboles les plus fréquents et les plus anciens de Mars, tant en Grèce qu'en Italie, mais plus particulièrement encore chez les Sabins et à Rome, c'était la lance, c'est-à-dire le représentant d'un des sens contenus dans Melia (μελια), ce qui tend à confirmer la signification de *pique* ou *javeline* attribuée par nous à *picus feronius*, qui, par Phoronée, se rattache à cette même Mélia, réputée sa mère.

Picus feronius ou *picus martius* fut donc originairement le *trait rapide qui porte la foudre*. Il n'y a conséquemment plus lieu de s'étonner qu'à *Phlegus*, le même que *Bhrigu*, l'éclair, se relient tout à la fois *phlegyas* (φλεγυας), le *vautour*, qui était, comme le pic en Italie, un des symboles de Mars en Grèce, et *phlexis* (φλεξις), sorte d'oiseau dont les plumes servaient à empenner les flèches et d'où notre mot *flèche* lui-même pourrait bien avoir été tiré.

De tout ce que nous venons d'exposer il résulte que, le pic et Phoronée étant identiques, les peuples italiotes chez lesquels nous trouvons le pic-vert comme oiseau sacré, quand, d'autre part, les témoignages historiques n'y répugnent point, doivent être réputés fils de Phoronée et d'origine pélasgique. Or, nous allons constater que c'est précisément le cas pour la plupart des populations anciennes de l'Italie.

Digitized by Google

XVI.

Il y avait, dans cette péninsule, un usage religieux consistant à vouer aux dieux, mais plus particulièrement à Mars, dans certaines circonstances tout à fait graves, comme à l'occasion d'une grande guerre ou d'une épidémie, ce qu'on appelait un printemps sacré, *ver sacrum ;* c'était comme une sorte d'année sabbatique ou de jubilé, moins la périodicité régulière à termes fixes qui caractérisait la coutume israélite. Ce vœu embrassait tous les produits des mois de Mars et Avril suivants, c'est-à-dire tout ce qui devait naître ou pousser au printemps le plus proche. Il procédait de l'idée, singulièrement restreinte ici dans son application, que les prémices de toutes choses représentent l'ensemble de ces choses mêmes et doivent être, comme telles, dévolues à la Divinité, ou, pour parler plus exactement, au Divin, de qui tout dérive et à qui tout appartient dans ce monde. Pour ce qui concerne les prémices humaines, il y avait évidemment, dans le moyen détourné qui va être dit, un souvenir des sacrifices sanglants. Les bestiaux étaient immolés ou rachetés, les fruits offerts, et les enfants, dès qu'ils avaient atteint leur vingtième année, étaient renvoyés du pays et livrés aux dieux, entre les mains desquels on les abandonnait : on ne les sacrifiait plus sur les autels, comme ce dut être l'usage dans l'origine, mais, en laissant aux dieux le soin de faire d'eux ce qu'il leur plairait davantage, on estimait

Digitized by Google

que le vœu était rempli, et l'on épargnait à l'humanité les atrocités sanglantes qu'elle repoussait instinctivement encore. Le mythe rend cette dernière partie du sacrifice par l'image du pic, du taureau ou du loup, symboles de la divinité qui servait de guide à l'émigration sacrée.

Partant de ce fait, nous ne saurions méconnaître dans les Aborigènes, les Sabelli, et par conséquent aussi dans les ramifications qui se rattachent à eux, l'origine dont il est question.

Les Aborigènes, qui, selon Denys d'Halicarnasse, descendaient des Œnotriens établis sur la côte de la mer depuis Tarente jusqu'à Posidone ou Pœste (1), paraissent avoir été le premier rameau qui se détacha à gauche du gros des envahisseurs pélasges de l'Italie, représentés ici par Œnotrus, que l'on donnait pour fils de Lycaon, petit-fils de Pelasgos et arrière-petit-fils de Phoronée (2). Ils habitèrent d'abord les montagnes de la Sabine et eurent pour capitale Lista. Ce fut de là que, refoulés par les Sabins venus d'Aquila, ils se répandirent sur tout le pays situé entre le Liris et le Tibre et en chassèrent les Sicules. Néanmoins, le nom de *Sacrani*, qui est donné, dans les traditions latines, à ces premiers conquérants, laisse supposer que, devant l'invasion sabine, les Aborigènes vouèrent un printemps sacré, et que les vainqueurs des Sicules étaient précisément les jeunes hommes qui avaient été dévolus aux dieux. C'est, du reste, ce que Denys paraît

(1) Denys, II, C. 1, 1.
(2) Denys, 1, C. I, 4.

Digitized by Google

croire lui-même. « On dit, ajoute-t-il, que ces Aborigènes » étaient une troupe de jeunes gens voués aux dieux et » que leurs pères les avait envoyés, selon la coutume du » pays, s'établir au premier endroit que la fortune leur » présenterait (1). » Peut-être est-ce dans ce même sens qu'il faut entendre ce que d'autres historiens disaient de ces Aborigènes, qui n'étaient, suivant eux, que des vagabonds, vivant de brigandage (2); et quand on pense que les Romains, leurs descendants, sont qualifiés de vagabonds et de brigands, à leur tour; que les Albains les considéraient comme des fugitifs et des exilés (3), et qu'enfin l'enlèvement des Sabines était généralement attribué à ce qu'ils manquaient de femmes, on est bien tenté de voir dans les fondateurs de Rome les victimes (*ex-sacrati*) de quelque vœu religieux.

D'après Porcius Caton et Caius Sempronius, cités par Denys (4), les Aborigènes étaient Grecs de nation et seraient venus de l'Achaïe, d'où ils auraient émigré plusieurs générations avant la guerre de Troie. Et Denys lui-même, qui les fait aborder en Italie sous la conduite dŒnotrus, fils de Lycaon, les regarde comme « une colonie de ceux, » dit-il, qu'on appelle aujourd'hui Arcadiens. » Nous savons que, par Arcadie, on doit entendre ici, quoi que pense notre auteur, l'Arcadie pélasgique de Thessalie. D'ailleurs,

(1) Denys, II, C. I, 1. Cf., id., L. I, C. II, 3.
(2) Plutarque, *Vie de Romulus*, p. 22, D.
(3) Ibid., I, C. 1, 3 et 4.
(4) Liv. I, C. I, 4.

Digitized by Google

le même Denys ajoute que, « les Aborigènes s'étant em-
» parés du territoire des Sicules, les Pélasges, peuples
» vagabonds et errants venus de l'Hœmonie, qu'on appelle
» aujourd'hui Thessalie (1), furent les premiers qui s'éta-
» blirent avec eux. » Il y a évidemment dans tout cela un mélange de traditions au sujet d'un même peuple, divisé en deux par suite de la différence des points de vue sous lesquels on le considéra.

Or, Denys d'Halicarnasse cite un oracle de Mars à Tiore ou Matiene, chez les Aborigènes en question, oracle consistant en « un oiseau envoyé des dieux », qui prophétisait du haut d'une colonne de bois. « Ils appellent cet oiseau
» *pic-vert*, et c'est, ajoute-t-il, le même que les Grecs
» nomment le *dryokolaptês* (2). » Ce pic est évidemment le *picus feronius* ou *martius* des populations sabelliques, le même que l'*avis incendiarius* dont il est question dans Pline (3).

Tout concourt, comme on le voit, à confirmer l'origine pélasgique et, conséquemment, aryane des Aborigènes. Quelle est, maintenant, l'idée contenue dans cette dénomination ?

(1) La Thessalie fut, selon la fable, appelée ainsi de Thessalos, fils d'Hœmon et Petit-fils de Pelasgos. V. *Schol.* d'Apollonius, L. III, V. 1089.

(2) Denys, Liv. I, C. II, 1.

(3) Lib. X, C. XVII. *Inauspicata est et incendiaria avis, propter quam sæpenumero lustratam Urbem in Annalibus invenimus, sicut L. Cassio et C. Mario coss., quo anno et bubone viso lustrata est. Quæ sit avis ea, nec reperitur, nec traditur. Quidam ita interpretantur incendiariam esse quæcumque apparuerit carbonem ferens ex aris vel altaribus. Alii spinturnicem eam vocant ; sed hæc ipsa quæ esset inter aves, qui se scire diceret, non inveni.*

Digitized by Google

Il y a, dit Denys (1), des auteurs qui prétendent que les Aborigènes, dont les Romains sont issus, étaient indigènes en Italie et formaient par eux-mêmes une nation ne devant son origine à aucune autre. Selon ces auteurs, ce nom leur aurait été donné par leurs descendants et signifierait étymologiquement ceux qui habitaient le pays dès l'origine, *ab origine*. Il répondrait donc ainsi à peu près à ce que les Grecs appelaient des Autochthones. Cette opinion, qui paraît avoir été la plus généralement répandue chez les Romains, est celle que nos histoires ont reproduite de préférence. Cependant, elle ne repose en réalité que sur un mauvais jeu de mots, et n'est point, en outre, justifiée par les faits. Le génie de la langue latine n'a pas pu se prêter de lui-même à une formation si compliquée, de la manière dont on décompose le nom ; et en second lieu, les Aborigènes n'étaient point un peuple primitif ni autochthone en Italie, puisque, à leur arrivée, ils eurent à déplacer les Ombres (2) et à combattre les Sicules (3), originairement établis dans le pays. D'ailleurs, ce nom n'eût pu être évidemment formé qu'à une époque tout à fait secondaire ; car il ne serait pas possible d'admettre que les peuples en question se le fussent ainsi donné eux-mêmes. Il aurait dû, en conséquence, désigner vaguement une population indigène quelconque, au lieu de s'appliquer d'une manière exclusive et comme dénominatif

(1) L. I, C. II, 3.
(2) Denys, I, C. 1, *passim*.
(3) Ibid., id.

Digitized by Google

particulier à une fraction parfaitement déterminée des envahisseurs arcadiens. Un des traducteurs de Denys d'Halicarnasse, comprenant la difficulté qu'il y aurait à faire du nom des Aborigènes un terme traditionnel, en l'expliquant comme on l'explique d'ordinaire, a imaginé que ce mot devait être de formation comparativement récente (1); mais Niebuhr, bien qu'il ait cru sans motif que cette désignation, qualifiée d'abstraite par lui, n'a jamais été celle d'aucun peuple, prouve par des citations qu'elle est de beaucoup antérieure au temps où l'histoire de Rome sortit des langes dans lesquels la tenaient enveloppée des chroniques monosyllabiques (2). Dès l'an 470, en effet, Callias, historien d'Agathocle, parle de Latinus, *roi des Aborigènes*. Or, il est impossible que, au ve siècle avant l'ère chrétienne, le nom en question fût aussi abstrait que le suppose Niebuhr et qu'il ne désignât point un peuple déterminé. Du reste, il ressort de la comparaison des textes que, même postérieurement à cette époque, les Aborigènes étaient tenus pour une famille distincte et qu'elle était dénommée à part de tout autre (3). Il faut donc voir dans ce terme un véritable nom propre.

Une tradition, qui paraît remonter très-haut et dont les Latins n'ont cependant pu trouver l'explication dans leur langue, portait que les Aborigènes étaient venus des mon-

(1) Trad. française de Bellanger, édit. 1723, sans nom d'auteur, p. 16, note *f*.

(2) Niebuhr, *Römische Geschichte*, Introduction.

(3) Cf. Strabon, V, C. 7, p. 228.

Digitized by Google

tagnes, et ajoutait même, sans pouvoir s'en rendre exactement compte, que le sens de montagnard était contenu dans leur dénominatif. Aurélius Victor est très-explicite à cet égard : « Les Aborigènes (ont été ainsi) appelés d'un mot grec, à cause des sommets des montagnes où ils habitaient (1). » Denys d'Halicarnasse, qui reproduit la même opinion, évidemment empruntée à des autorités latines, rattache, lui aussi, le mot d'Aborigène à une étymologie grecque, sans la spécifier, toutefois, autrement qu'en ces termes : « Je crois, dit-il, qu'on appela ces peuples Aborigènes, parcequ'ils habitaient les montagnes, que les Arcadiens recherchent de préférence, comme à Athènes on appelait certaines gens *Hypéracriens*, c'est-à-dire *montagnards* » (2). L'étymologie, à laquelle font allusion Aurélius Victor et Denys d'Halicarnasse, serait, au sentiment des scholiastes, celle-ci : ἀπ' ὀρέων γένος, *race originaire des montagnes*.

Nous ne nous arrêterons pas à démontrer l'impossibilité d'une formation aussi recherchée, quand un terme plus simple et tout à fait à portée eût pu dire la même chose. D'ailleurs, quelques rapports d'origine que les Aborigènes eussent avec les Grecs, les langues des deux races étant entre elles ce que le latin est au grec ancien, il faudrait supposer qu'un peuple, pour se désigner lui-même, aurait emprunté son nom à la langue d'un autre. Cela ne peut s'admettre. Si le mot d'Aborigène a bien eu originelle-

(1) Sex. Aurelii Victoris, *Historiæ Romanæ Breviarium*, 7.
(2) Liv. I, 7.

Digitized by Google

ment le sens de montagnard, ainsi que tend à le prouver une tradition tout à fait positive, c'est du mot lui-même que doit ressortir ce sens : il ne faut pas le tirer d'une hypothèse aussi péniblement imaginée que celle dont il vient d'être question. Quand Aurélius Victor, plus explicitement encore que Denys, parle d'étymologie grecque, on doit donc plutôt voir là une allusion à l'origine pélasgo-arcadienne du peuple qu'à l'origine hellénique du mot.

Or, si le sens de *montagnard*, contenu dans le nom des Aborigènes, est bien une dérivation de celui de *brillant* et *illustre*, ainsi que la chose ressort des preuves que nous allons donner, il y aura lieu de conclure que ce nom se rattache, comme variante dialectique, à tous ceux que nous avons déjà analysés.

Dans un passage de l'*Alexandra*, Lycophron fait prédire par Cassandre que les descendants d'Enée bâtiront trente forts dans le pays des *Boreigons* (1). Il est incontestable que le poëte a voulu désigner par là les Aborigènes : le texte est tout à fait explicite et ne permet pas le moindre doute à cet égard. Or, dans cette forme, le mot suppose un primitif *Boreig* ou *Borig*, la terminaison du nominatif singulier *on* ne pouvant être prise que pour une caractéristique de nom de peuple indépendante du radical absolu, comme dans *Pelagon*, dont le primitif est évidemment

(1) Lycophron, V. 1257 et suiv. — Κτίσει δὲ χώραν ἐν τόποις Βορειγόνων,
Ὑπερ Λατίνους Δαυνίους τ'ὠκισμένην
Πύργους τριάκοντα....


Digitized by Google

Pelag (1). Cette terminaison n'est de la sorte qu'une variante des formes grecque et latine suivantes :

Grec : *ας* pour *ανς*, gén. *αντ–ος*. —
Lat. : *as* pour *ans*, gén. *ant–is*. —

formes répondant au sanscrit *ant* dans le mot *bhrigv-ant*, dérivé de *bhrigu*. *Boreigon* serait donc un équivalent de *Brigant-ius*, que nous avons rattaché plus haut à *φλεγυας*, *–αντος*, et à notre français *brigand*. En se reportant à ce que nous avons dit de l'origine du renom resté aux Phlégyens, aux Brigantii et aux Pélasges en général, on aura ainsi l'explication toute naturelle de la tradition suivie par Salluste, qui nous représente ces Aborigènes comme un peuple sauvage, sans foi ni loi (2). Notre étymologie du mot en question nous semble, du reste, trouver une confirmation dans ce fait, que les Aborigènes étaient reliés aux Phrygiens, dont nous avons vu que les *Bregi* ou *Brigi*, forme si peu différente de celle de *Boreig* et *Borig*, étaient une ramification ; et c'est peut-être ce qui a donné naissance à la fable d'Enée et de l'immigration troyenne en Italie. La persistance avec laquelle Virgile, en effet, revient sur la qualification de Phrygiens, qu'il donne aux Troyens en général, nous paraît avoir dans la circonstance où il l'emploie une signification particulière (3). Aussi ne faisons-nous aucune difficulté de comprendre les Abori-

(1) Cf. Niebuhr, *Römische Geschichte*, n. 219.

(2) *Genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio, liberum atque solutum*. C. Cr. Salluste, *Conj. de Catilina*, VI.

(3) Enéide, VII.

Digitized by Google

gènes parmi les peuples *clairs* et *brillants*, et quand nous leur voyons associer les Pélasges (1), nous nous rappelons involontairement le rapport constaté tout à la fois dans le sens et dans la forme entre les Phrygiens et les Phlégyens. Les Aborigènes, en effet, seraient aux Pélasges, sous ce double point de vue, ce que les Phrygiens étaient aux Phlégyens, en Thessalie.

Notre conclusion se justifie en outre par la dérivation du sens de *montagnard* attaché au nom des Aborigènes, suivant la tradition, et que nous tirons de celui de *brillant*.

Il est certain que, dans la plupart des idiomes âryans, l'idée qui a présidé à la formation des noms de montagnes est celle de *lumière* et *clarté*. Serait-ce parce que, au berceau de la race, nos premiers parents n'avaient devant eux que des montagnes chenues? Ne serait-ce pas plutôt parce que la montagne parut produire la lumière à l'orient, comme elle paraît encore la recueillir au couchant, pour la garder toute la nuit dans son sein? Beaucoup de mythes, sur lesquels nous ne pouvons nous arrêter ici, semblent autoriser cette dernière interprétation. D'un autre côté, il est certain que les montagnes ont été assimilées aux nuages et les nuages aux montagnes dès la plus haute antiquité, ainsi que le prouve, par exemple, le double sens du sanscrit GHIRI, *montagne*, qui, même dans les Védas, se dit également des nuages. On sait que, chez les Grecs, la

(1) Denys, III, 1.

Digitized by Google

fable des Titans entassant Pélion sur Ossa, pour escalader la hauteur suprême du Ciel ou l'Olympe, fait allusion à l'amoncellement des nuages dans la tempête. Dès lors, il serait peut-être assez naturel de supposer que, par suite de cette assimilation, jointe aux apparences dont il vient d'être parlé, les montagnes ont dû paraître des productrices de lumière, comme les nuages étaient les producteurs de l'éclair. Quoi qu'il en soit au juste, nous savons positivement que la plupart des sommets étaient consacrés au soleil; que les montagnes aiguës, les pics et les hautes pointes étaient phalliques et en même temps génératrices de la lumière considérée comme principe de vie, et que des feux symboliques y étaient religieusement entretenus. Les phares, les tours, les pyramides, les téocallis, symboles de l'ithyphalle lucifère, n'avaient-ils pas pour objet de figurer par un côté la hauteur qui engendre le feu? Et quand on vit les éruptions volcaniques, ne dut-on pas s'imaginer que le feu, originairement confondu avec la lumière elle-même, était recélé dans les entrailles de la terre, qui le produisait au dehors par les saillies de sa surface? Le grec ὄρος, *montagne*, rappelle, par sa parenté avec les verbes ὁράω et ὄρνυμι, primitivement les mêmes, le double aspect d'ithyphalle lucifère qui fut un de ceux sous lesquels on envisagea aussi l'éclair. Le propre sens du verbe ὁράω, ordinairement suivi en grec d'une des prépositions *vers* ou *sur* (προς, εις, επι), est étymologiquement celui de *rayonner comme un trait de lumière vers ou sur quelqu'un ou quelque chose*, et ce sens est exactement pa-

Digitized by Google

rallèle à celui de l'allemand *blicken*, que l'on traduit également par *regarder* et qui paraît s'être dit d'abord de l'étincellement de l'éclair, le radical *blic*, avant de se séparer en *blick* et *blitz*, ayant signifié dans le principe tout à la fois *éclair* et *regard*. Quant à ὄρνυμι, ce n'est au fond qu'une sorte de causatif d'ὁράω, car il veut dire proprement *faire éclater*, *faire jaillir*, d'où le sens plus particulier de *soulever*, *exciter*. Aussi les lexiques l'assimilent-ils avec raison au latin *orior*, qui veut dire *apparaître*. Les deux verbes associés rappellent l'image d'un trait de feu ou de lumière lancé avec force et tension.

Un nombre très-considérable de montagnes particulières trahissent par la formation de leur dénominatif l'origine dont il vient d'être question. Nous nous bornerons à citer le Berékynthe comme un des noms les plus intéressants à notre point de vue. Ce mot, en effet, qui a été formé du primitif *bereg*, dont nous avons constaté la parenté avec *phryg*, *phleg* et *bhrigu*, répond, avons-nous dit, à la forme sanscrite *bhrigvant* et signifie *brillant* ou *éclatant*. Il s'offre à nous, dans les auteurs, sous un double aspect : il est appliqué d'abord comme dénominatif ethnique à une fraction de la famille phrygienne (1), et puis il désigne en Crète un pic des *Montagnes blanches* (λεύκοι οροι) où les Dactyles idéens étaient réputés avoir découvert le feu et la fabrication des métaux (2). Comme ce mythe paraît faire allusion à quelque ancien volcan, d'où le Berékynthe au-

(1) Strabon, X, 469, et XIX, 682.
(2) Diodore de Sicile, V, 64.

Digitized by Google

rait tiré sa dénomination, l'étymologie à laquelle nous rapportons le mot nous semble justifiée, et *bhrigvant*, avec le sens de *brillant*, est bien cette étymologie tant pour le nom de la montagne que pour celui des *Berekynthii* phrygiens.

Rappelons, enfin, que le terme de *brigant*, qui a voulu dire *montagnard* dans les langues kymriques, notamment en bas-breton, se retrouve dans de très-anciennes contrées celtiques avec le double sens du mot *berekynthe*. Ptolémée cite chez les *Lucensii*, fraction des Celtibères ou Celtes espagnols, une ville de *Brigantium* située dans les montagnes, et Orose (1), qui place cette ville en Gallicie et l'appelle *Brigantia*, parle d'un phare très-élevé qu'on y voyait de son temps. Cette tour, qui existe encore à la Corogne et qu'on appelle la Tour d'Hercule, ne fut point érigée par les Celtes, mais par les Phéniciens, et, en l'appelant du nom de *Brigantia*, les Celtes entendaient évidemment par là une *hauteur lumineuse*. Le sens de *lumière* dans le mot en question ressort de la circonstance du phare, et celui de *hauteur* ou *montagne*, du rapprochement avec *Brigantium*-Bregenz dans le Tyrol, *Brigantio*-Briançon dans les Hautes-Alpes, et avec *Brigantii*, autant de noms désignant des villes et des peuples dans les montagnes des Gaules. Le terme de *Brigantii*, notamment, n'est que le pluriel latinisé du kymrique *brigant*, qui a voulu dire montagnard.

(1) I, 2. *Brigantia civitas altissimam pharum, et inter pauca memorandi operis, ad speculam Britanniæ erigit.*

Digitized by Google

De la sorte, le celtique *brigantium* répond exactement au grec πυργος et à l'allemand *burg*, formés, celui-ci du primitif *berg*, qui signifie *montagne* et se rattache au sanscrit *bhrij*, *briller* et *resplendir*, comme le grec ορος se rattache à οραω, ορνυμι, et celui-là d'un primitif qui a dû contenir le double sens de *bereg* dans *Berékynthe*.

Il ne nous reste plus qu'à tirer la conclusion. Si le nom des Aborigènes, qui contient en lui le sens de *montagnard*, ainsi que l'affirment, d'après une tradition bien établie, Aurelius Victor et Denys d'Halicarnasse, ne peut avoir été formé de la manière que prétendent les scholiastes, ce nom doit être ramené à un primitif *Borig-on*, qu'il faut aller chercher dans les Borigons de l'Alexandra, et relié au radical *breg* et *brig*, qui, dans ses composés ou dérivés, a le double sens de *brillant* et de *montagne*. Mais le sens de *brillant* étant le primitif, les *Aborigènes* furent des brillants ou *clari viri* avant de devenir des montagnards. Il serait aussi peu exact de dériver cette dénomination de la montagne que de dériver, par exemple, le nom des Berékynthii du mont Berékynthe. Comme pour ces derniers, qui, par les Bregi, dont ils n'étaient qu'un des aspects, se rattachaient étymologiquement aux Phrygiens et aux Phlégyens, le sens de *montagnards* conservé par la tradition aux Aborigènes ne peut être pris dans la circonstance que pour une confirmation de celui de *clairs* ou *brillants*. L'association qui était faite de cette dénomination et de celle de Pélasges prouve suffisamment, du reste, que l'idée de clarté a bien été, dans *Aborigène*, l'idée originelle et for-

Digitized by Google

mative du mot. Il est, en effet, évident que cette association ne peut s'entendre que d'une filiation lexique, et que la signification du terme d'*Aborigène*, avant de se particulariser en celle de *montagnard*, avait eu l'extension plus générale du nom de *Pélasge*.

L'analogie va nous démontrer la même origine dans les dénominatifs de la plupart des autres populations italiotes.

XVII.

Strabon raconte, au sujet des Picentins, qu'ils étaient sortis de la Sabine, guidés par un pic-vert qui leur servit de guide, et que c'est du nom de cet oiseau qu'ils ont tiré le leur; « car, ajoute-t-il, ils appellent dans leur langue » le pic-vert *picus*, en même temps qu'ils le regardent » comme consacré au dieu Mars » (1). Or, ce pic n'est ici, comme pour les Aborigènes, que le représentant de Phoronée, et, conséquemment, il trahit une origine pélasgique. Les Sabins, de qui étaient issus ces Picentini, dans lesquels il faut voir les victimes de quelque printemps sacré, doivent donc être tenus pour des Pélasges, avec tous les peuples dont ils furent la souche : les Peligni, les Marrucini, les Vestini, les Marses, les Æques, les Herniques, les Samnites, les Hirpins, les Lucani, les Bruttii. D'ailleurs, outre le pic, nous retrouvons chez eux

(1) Strabon, V, chap. VIII, p. 240.

Digitized by Google

la déesse Feronia et de plus des souvenirs d'origine arcado-thessalique. En leur associant, en effet, de prétendus Lacédémoniens qui auraient quitté Sparte au temps de Lycurgue, pour échapper à un régime trop austère, et qui seraient venus s'établir au milieu d'eux (1); en faisant même fonder par ces Lacédémoniens la ville et le temple de Féronie à l'endroit où ils débarquèrent, les historiens n'ont fait, comme nous l'avons déjà dit, que particulariser une tradition d'abord plus générale.

En conséquence, quand on se rappelle que le type des Sabins est Sabus, un émigré lacédémonien, c'est-à-dire ici arcado-pélasgique (2), et qu'au culte de ce Sabus se rattachent des idées de lumière (3), on est bien tenté de rechercher ce dernier sens dans le radical *sab*, et, s'il en ressort naturellement, de le tenir pour justifié, grâce à l'analogie de tous les autres dénominatifs que nous venons d'étudier. Or, le radical *sab*, qui s'offre à l'état de *saf* dans *Saf-ineis* (4), ainsi qu'on lit le nom des Sabins sur des monnaies anciennes venant de ce peuple, a son représentant le plus direct dans le grec σαφ-ης, qui veut dire *clair* et *brillant*, d'où se sont irradiés les inférieurs σοφ-ος (sophos) en grec et *sap-ere* en latin avec le sens originel d'*être éclairé*. Quant aux Samnites, qui étaient une rami-

(1) Denys, II, 5..

(2) Denys, II, 49. C'était une tradition conservée par Caton.

(3) Preller va jusqu'à faire de *Sab-us* le même mot que *saur*, auquel il attribue la signification de *soleil*. *Römische Mythologie*, p. 637.

(4) Eckel, I, 105; Friedlænder, *Oskische Münzen*, N° 3.

Digitized by Google

fication des Sabins, leur dénominatif, écrit en grec Σαυνῖται et prononcé *Safnitai,* n'est qu'une légère modification du nom de ces derniers.

XVIII.

Un des symboles qui se rencontrent le plus fréquemment en Italie, à l'origine des populations, c'est celui du loup. Pour expliquer ce fait, on a imaginé de faire du loup une sorte de pendant figuratif de Mars, qui était le dieu le plus populaire et je dirai même le plus véritablement national de toute la péninsule (1). Selon les mythographes, il devrait paraître tout naturel que, à une époque où la symbolique des animaux jouait un rôle si considérable dans les combinaisons théologiques, on eût donné l'animal le plus farouche pour symbole à la farouche divinité des combats. La plupart des auteurs prétendent que ce rapport a été le motif déterminant de l'association qui a été faite de Mars et du féroce destructeur des troupeaux. Pour nous, nous pensons que cette association a sa cause dans des considérations d'un tout autre ordre. Le rapport dont on voudrait faire une raison n'a été pour rien, en effet, dans la chose. Si le loup est devenu l'emblème de Mars, ce n'a été et ce n'a pu être que par suite des mêmes procédés de transformation qui ont abouti, dans une direction

(1) *Et tamen ante omnes Martem coluere priores.* Ovide, *Fast.* lib. III, v. 79.

Digitized by Google

différente, au pic-vert. Le *lupus Martius* des Latins est, au fond, identique au *picus Martius*, et si le loup fut un animal sacré pour les peuples italiotes, il ne faut pas en chercher le prétexte dans la prétendue ressemblance de caractère imaginée postérieurement; ce serait exactement comme si l'on voulait encore, nonobstant les admirables découvertes de Champollion jeune, appliquer à l'interprétation des hiéroglyphes la méthode d'Horapollon ou celle du père Kircher. Le loup fut un symbole au même titre et pour les mêmes raisons que le pic-vert, qui était également consacré à Mars, et l'assimilation de l'un n'eut rien de plus grossier que celle de l'autre. Nous ne nions pas que les qualités ou propriétés spéciales constatées dans les différents animaux n'aient été, comme divisions ou participations du Divin, des motifs de culte dans les zoolatries; mais, dans le cas dont il s'agit, l'animal, au lieu d'être honoré en lui-même et pour ce qui lui était propre, comme cela aurait eu lieu en Egypte, par exemple, tirait uniquement son prestige du dieu auquel il se trouvait accidentellement associé. Les animaux sacrés n'avaient, comme on le voit, dans notre race âryane, aucun rapport d'origine avec ceux des races africaines. Qu'on n'oublie pas, du reste, que le Mars primitif était un dieu bon et propice, favorable surtout aux cultivateurs.

Puisque le symbolisme du pic-vert, identique à celui du loup, est résulté d'un jeu de mots, ainsi que nous l'avons démontré, il ne devra pas paraître arbitraire que nous tirions aussi d'un jeu de mots le symbolisme du loup.

Digitized by Google

Le mot *lykos* (λύκ-ος), qui signifie *loup* en grec, se rapproche, par ses radicales, de ceux dans lesquels est contenue l'idée de clarté : λυκ-η = lumière, λευκ-ος = blanc et brillant; *lux*, *luc-ere*, *lac;* etc. Si le loup devint le symbole de la lumière ou du dieu-lumière, ce fut par l'effet de cette ressemblance extérieure. Ce qui le prouve bien, c'est que, en même temps qu'on associait le loup au dieu-soleil et qu'on faisait du dieu un loup, on associait la louve à la déesse-lune. Ce fut, en effet, sous la forme d'un loup qu'Apollon apparut aux Telchines (1), et devant le grand autel de son temple de Delphes il y avait un loup en bronze qui ne pouvait être que son emblème (2). Il est certain, d'ailleurs que, sur les monnaies d'Argos, le loup figurait Apollon. Aussi le surnom de *lycéen* (λύκειος), qu'on donnait à ce dieu, est-il traduit indifféremment par dieu-loup et dieu-lumière (3), et l'agora dite lycéenne (λύκειος ἀγορά) de cette même ville d'Argos, agora qu'ornait la statue d'un loup, peut-elle indistinctement être prise pour *la place du loup* ou *la place d'Apollon*. D'autre part, c'est sous la figure d'une louve que Latone, arrivée à Délos, y

(1) Servius, *Enéide*.

(2) Pausanias, *Phocide*, C. 14. — L'explication après coup donnée de ce loup en bronze mérite d'être reproduite ici : « Les Delphiens racontent, dit Pausanias, qu'un homme, ayant volé de l'or consacré au dieu, l'emporta et alla se cacher dans l'endroit du Parnasse le plus garni d'arbres sauvages, et qu'un loup, survenant tandis qu'il dormait, le tua. Ce loup, venant hurler tous les jours dans la ville, les habitants crurent que la volonté divine y était pour quelque chose; ils le suivirent donc, et ils trouvèrent l'or sacré; ce fut en mémoire de cela qu'ils consacrèrent au dieu ce loup en bronze. »

(3) Jacobi, *Dict. mythologique*.

Digitized by Google

accouche d'Apollon et d'Artémis, le soleil et la lune (1), et ce sont des loups qui la conduisent sur les bords du Xanthe, où elle lave ses enfants et donne ensuite au pays le nom de Lycie (2), après l'avoir consacré à son fils nouveau-né. Enfin, le mot composé *lycabas* (λυκάβας), qui signifie l'*année* et veut dire littéralement la *course du soleil*, de λύκ-ος = soleil (3) et βαίνω = marcher, Eustathe (4) l'explique par λύκ-ος = loup et le même βαίνω, et il y attache le sens de *marche des loups*. Ce serait, suivant cet auteur, parce que les jours et les saisons se suivent immédiatement à la manière des loups, qui, lorsqu'ils traversent une forte rivière, nagent l'un à la suite de l'autre, le second tenant entre ses dents la queue de celui qui précède.

Ce n'a pu être originellement que par allusion au sens de *lumière* et de *soleil* contenu dans le terme λύκος, que la vue du loup a été réputée nuisible par les anciens (5) et que les yeux du loup passaient pour plus brillants et plus pénétrants que ceux des autres animaux (6).

Le jeu de mots, dans tout cela, est évident. Eustathe, par sa manière de décomposer un terme qui n'a pu être formé comme il le dit, nous donne la clef du mystère de

(1) Jacobi, *Dict. mythol.*
(2) Antoninus Liberalis.
(3) Macrobe.
(4) *Ad Odyss.* 14, 161; 19, 306.
(5) Pline, *Salidus*, C. VIII.
(6) Pline, XI, 55, 4. Ælien, Phile et autres cités par Bochart, *de Animal.* Lib. III, C. 10, p. 826.

Digitized by Google

l'association de la lumière avec le loup. Ceux de nos mythographes qui cherchent autre chose dans ce singulier rapprochement suivent la même méthode. Du reste, l'antiquité foisonne de ce genre d'explications après événement, et les histoires imaginées pour rendre compte de rapports purement lexiques abondent dans tous les auteurs. C'est cette méthode qui a donné naissance au mythe de Lycaon changé en loup et qui a fait autant de loups des enfants de ce père lumineux. Mais, pour expliquer cette sorte d'hiéroglyphe, on a rapproché le souvenir des anciens sacrifices humains de la double signification du premier père de la race, et l'on a obtenu, à une époque comparativement récente, alors que les sacrifices humains étaient devenus un objet d'horreur, la combinaison d'un hôte servant à Jupiter assis à sa table les membres d'un jeune enfant et converti en loup pour cette abominable impiété (1). D'autres mythes, plus près de la tradition, portent que cette immolation d'un enfant par Lycaon eut lieu sur l'autel élevé à Jupiter au sommet du Lycée, où ce même Lycaon fonda Lycosure, « la ville la plus ancienne qu'ait visitée le soleil. »

Quelques exemples curieux, que nous allons citer, montreront jusqu'où l'imagination peut être conduite et la pratique de la vie influencée par le simple miroitement de mots à double entente.

C'est, en effet, cette confusion des sens de lumière et de loup contenus dans le mot dont les Lycaonides ont tiré

(1) Pausanias, 8, 2, 1. 3.

Digitized by Google

leur dénomination, qui a fait naître encore en Arcadie la superstition des loups-garous et déterminé dans un genre particulier d'hallucination le caractère de *lycanthropie* affecté de préférence parmi les descendants de Lycaon. Voici à ce sujet le témoignage de Pline : « Nous devons » croire hardiment qu'il est faux que des hommes soient » changés en loups et reprennent de nouveau ensuite la » forme humaine, ou ajouter foi à toutes les fables que » tant de siècles ont accumulées. Cependant, un auteur » assez estimé en Grèce, Evanthes, raconte, d'après des » écrivains arcadiens, que, dans la famille d'un certain » Anthus ou Antœus, on choisit au sort un homme, que » l'on conduit au bord d'un certain lac. Il y suspend » ses vêtements à un chêne, traverse le lac à la nage et » s'enfonce dans les solitudes, où il devient loup et vit » avec les animaux de cette espèce. Si pendant neuf ans il » s'est abstenu de chair humaine, il redevient homme ; » seulement, il est plus âgé de neuf ans. Il retrouve même » ses anciens habits..... Agriopas, qui a écrit l'histoire » des vainqueurs d'Olympie, affirme que Demenetus de » Parrhasie, ayant goûté de la chair d'un enfant immolé » aux fêtes de Jupiter Lycéen, où les Arcadiens offrirent » des victimes humaines, fut changé en loup, mais que, » au bout de dix ans, il recouvra la forme humaine et » remporta le prix de la lutte au pugilat aux jeux olym- » piques (1). » Pausanias rapporte les mêmes choses (2),

(1) Pline, VIII, 21.
(2) *Elide*, II, C. 8 ; — *Arcadie*, C. 2.

Digitized by Google

et d'autres auteurs y font allusion, comme Plaute, dans ces vers de l'Amphitryon :

> ..... *Ham verum'st quod olim est auditum*
> *Fabulariter mutatos Atticos in Arcadiâ homines*
> *Et sævas belluas mansitare, neque unquam denuò parentibus*
> *Cognitos* (1)...

Outre les loups-garous, qui n'existaient que dans l'imagination, il y avait en Arcadie de véritables stigmatisés du loup, comme nous avons eu, aux époques de mysticisme, les stigmatisés de la passion. Des infortunés se trouvaient pris, à termes périodiques, comme pour ces derniers, d'une sombre mélancolie, croyaient être transformés en loups et se sentaient irrésistiblement entraînés à fuir dans les bois ou à errer le soir autour des sépulcres. Atius et Marcellus de Side, qui ont décrit cette folie passagère sous le nom de *lycanthropie*, disaient que les symptômes s'en manifestaient surtout au printemps, c'est-à-dire, aux mois *lycéens* par excellence, mois consacrés à Pan en Arcadie, à Apollon, à Vénus, à Mars en d'autres contrées, exactement comme les stigmates de la passion affectent de se produire plus particulièrement le vendredi ou pendant la semaine sainte. La coïncidence de la fête des *Lycæa* en Grèce avec le retour régulier de la frénésie lycanthropique suffit, croyons-nous, pour justifier notre appréciation. Ajoutons que ces lycanthropes portaient en Arcadie le nom de Lycaones, par allusion tant à Lycaon qu'au loup, son symbole (2).

(1) Plaut. *Amphitruo*, Act. IV, scen. 3.

(2) Saint François de Sales a des aveux très-naïfs, pour expliquer les

Digitized by Google

Il est donc incontestable que le loup n'est qu'une sorte d'emblême phonétique de la lumière et que là où il sym-

stigmates de Saint François d'Assises. Sans rendre tout à fait raison de ce phénomène, ils mettent ingénuement sur la voie, et, à ce titre, mériteraient d'être cités à côté des arguments physiologiqnes. « Ce » grand serviteur de Dieu, homme tout séraphique, voyant, dit-il, la » vive image de son Sauveur crucifié, effigiée en un séraphin lumi- » neux qui lui apparut sur le mont Alverne, s'attendrit plus qu'on ne » saurait imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souve- » raine; car, regardant ce beau mirouer d'amour que les anges ne se » peuvent jamais assouvir de regarder, hélas! il pasmait de douceur et » de contentement. Mais, voyant aussi d'autre part la vive représenta- » tion des playes et blesseures de son Sauveur crucifié, il sentit en son » âme *ce glaive impiteux qui transperça la sacrée poictrine* de la Vierge » Mère au jour de la passion, avec autant de douleur interieure que s'il » eust été crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu! Théotime, si l'image » d'Abraham, eslevant le coup de la mort sur son cher unique pour le » sacrifier, image faicte par un peintre mortel, eut bien le pouvoir » toutesfois d'attendrir et de faire pleurer le grand Saint Grégoire, » evesques de Nisse, toutes les fois qu'il la regardait, hé! combien fut » extrême l'attendrissement du grand Saint François quand il vit » l'image de Nostre Seigneur se sacrifiant soy-mesme sur la croix! » image que non une main mortelle, mais la main maîtresse d'un séra- » phin céleste avait tirée et effigiée sur son propre original, représen- » tant si vivement et au naturel le divin Roy des anges meurtry, » blessé, percé, froissé, crucifié. Ceste ame doncques ainsi amollie, » attendrie et presque toute fondue en ceste amoureuse douleur, se » trouva par ce moyen extrèmement disposée à recevoir les impres- » sions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car » la mémoire estoit toute détrempée en la souvenance de ce divin » amour, l'imagination appliquée fortement à se représenter les bles- » seures et meurtrisseures que les yeux regardoient alors si parfaicte- » ment bien exprimées en l'image présente; l'entendement recevoit les » espèces infiniment vives que l'imagination lui fournissoit, et enfin » l'amour employoit toutes les forces de la volonté pour se complaire » et conformer à la passion du bien-aymé, dont par quoi l'ame sans » doute se trouvoit toute transformée en un second crucifix. Or, l'ame, » comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur ice-

Digitized by Google

bolise un peuple, comme lorsqu'il symbolise une divinité, il a le sens de brillant. En conséquence, nous ne pouvons nous refuser à voir des *clari viri*, soit dans les *Hirpi*, dont le nom, par suite de la prédominance fatale du symbole sur l'idée, n'a plus signifié que *loup* (1), soit dans les *Lucani* et aussi dans les Latins, qui sont une ramification de ces derniers. Servius raconte (2), à propos des Hirpi du mont Soracte, qu'un jour, comme on venait de sacrifier à Jupiter, des loups firent tout à coup irruption et ravirent sur l'autel les victimes immolées. Les bergers les poursuivirent, mais, arrivés devant une grotte d'où s'exhalait une vapeur méphitique, ils tombèrent morts. La peste se répandit ensuite dans tout le pays, et un oracle, assez peu moral, promit aux habitants qu'ils seraient délivrés du fléau quand ils vivraient de rapine comme les loups. Ce serait de là que viendrait la race des Hirpins, consacrés au dieu Soranus et à la déesse Feronia et dont

» luy, imprima les douleurs des playes dont elle estoit blessée ès en-
» droicts correspondans à ceux esquels son amant les avait endurées.
» L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination, afin qu'elle pé-
» nètre jusqu'à l'extérieur. L'amour doncques fit passer les tourments
» intérieurs de ce grand amant Saint François jusqu'à l'extérieur et
» blessa le corps du mesme dard de douleur duquel il avoit blessé le
» cœur » (*).

(1) *Hirpi* ou *irpi* est le terme sabin pour loup = sanscrit *vṛka*, slave *ulk*, *volk*, *vlŭku*, grec λυκοσ, latin *lupus* et sabin *irpus* (le p pour le k). Après la conversion du k en *p*, le sabin est presque le même que le sanscrit.

(2) *Enéide*, XI, 785.

(*) *Traité de l'amour de Dieu*, Livre VI, ch. 15.

Digitized by Google

quelques familles s'étaient même perpétuées jusque sous les empereurs (1). Nous avons parlé, dans un autre endroit de ce travail, de dévots qui chaque année, à la fête des divinités du Soracte, marchaient sur des charbons ardents ou sautaient au milieu de brasiers enflammés : ces dévots étaient précisément nos Hirpins (2). Quant au peuple de même dénomination, qui, après avoir été détaché des Samnites, alla, sous la conduite d'un loup, s'établir à côté des *Leucani* (3), il n'est pas douteux que ce ne fût une colonie d'*ex-sacrati*, renvoyés par les Samnites à la suite d'un printemps sacré, comme les Samnites et les Picentini l'avaient été par les Sabins. Le loup de ces Irpins correspond donc au pic-vert des Picentins, de sorte que *lupus martius* doit être tenu pour identique, dans l'idée, à *picus martius* et, par conséquent, avoir la même signification originelle que Phoronée, dont nous savons que la déesse Feronia, à laquelle était consacrée la race sacerdotale des *Hirpi* ou des *loups*, ne fut qu'une dérivation.

Partant de ces faits, il ne me semble pas qu'il soit trop téméraire de rattacher à cette même idée de lumière la louve qui allaita Romulus et Rémus. On se rappelle que Mars est donné pour le père des fondateurs de Rome. Or, si l'on veut bien considérer que le pic, consacré à

(1) Servius, *En.* XI. 787 ; — Pline, XIII ; — Strabon, V. p. 226 ; — Solinus, 8 ; — Cicéron, *de Divin.* I, 47, 105 ; — Silius Italicus, l. V.
(2) Strabon, V, p. 250.
(3) Strabon, V, p. 250 et p. 240.

Digitized by Google

ce dieu, venait, lui aussi, porter à manger aux jumeaux,

Lacte quis infantes nescit crevisse ferino
Et picum expositis sæpè tulisse cibos (1)?

on devra reconnaître que la louve n'est ici que le pendant du pic-vert, et que, enfin, le *lupus martius* est bien, comme nous venons de le dire, identique pour le sens au *picus martius* et *feronius*. Qu'on se rappelle, en outre, que la grotte, dans laquelle la louve allaitait les deux frères, portait le nom de grotte du *Lupercal* et que la fête des *Lupercales*, célébrée dans le milieu du mois de Février en l'honneur de Faune, correspondait exactement aux Lycœa de l'Arcadie, célébrés à la même époque en l'honneur de Pan, que nous avons fait identique à Faune avec la signification originelle de soleil de printemps, et l'on ne contestera plus que la louve ne se rattache à la même idée qui a dérivé du double sens contenu dans le radical *Lyc* les loups et les lycanthropes du premier printemps de l'année.

La signification de *brillants* ou *clari viri*, que nous venons de déduire pour les Latins de Mars, de la Louve et du Pic, l'analogie nous autorise à la rechercher aussi dans leur dénominatif même. Il est incontestable, d'après tout ce qui précède, que ce sens est bien celui que contient le nom de Lycaon. C'est donc aussi nécessairement le sens des radicaux *lac*, *luc*, *leuc* et *lyc* dans *Laconie*, *Lucanie*

(1) P. Ovide, Fast. lib. III, v. 53 et 54.

Digitized by Google

ou *Leucanie*, et dans *Lycaonie*, tout autant de dénominations topographiques dérivées des fils de Lycaon, que la fable et la tradition nous montrent établis dans ces contrées. Or, dans *Lat-inus*, le radical *lat* n'est évidemment qu'une déformation de *lac*. En effet, le roi *Lacinius* d'Œnotrie est identique au roi *Latinus* des Latins, ainsi que l'affirme Conon (1), qui va jusqu'à appeler positivement ce Lacinius du nom de Latinus, roi des Itales. Les Œnotriens étaient donc originairement des Laciniens et faisaient partie d'une même nation avec les Latins. Du reste, Lacinium et son temple de Junon étaient pour ces peuples un sanctuaire commun, remontant à l'origine de leur établissement en Italie, et d'un autre côté, le cap Lacinium avait été appelé du nom même de la nation, comme celui de Japygie, situé à l'est, qui dérivait le sien des Japyges (2). Enfin, les Latins portent encore, notamment dans Virgile, le nom de *Lavici* (3), dans lequel on ne saurait méconnaître le radical *Leuc*, du grec *Leucania* pour *Lucania*.

Ainsi, nous avons, par les Aborigènes et les Lucaniens, dont le nom a eu originairement le même sens, le double courant qui est venu aboutir à la grotte du Lupercal et a donné naissance à Rome, la ville des frères jumeaux.

(1) Narrat. 3.
(2) Niebuhr, *Römische Geschichte*.
(3) *Enéide*, VII, 799.

Digitized by Google

CONCLUSION.

Il ressort de cette étude que, si la race âryane s'est distinguée de ses voisines par les qualificatifs de *claire, illustre, noble,* ce n'a été que par extension du sens primitif de *blanc*. La couleur de la peau fut ce qui détermina l'opposition dans laquelle les premières familles humaines se placèrent vis-à-vis les unes des autres. Ce qui le prouve bien, c'est que, dans l'Inde, où les races se sont moins mélangées qu'en Europe et ont mieux conservé leur type originel, le même mot *varna,* qui signifie proprement *couleur*, du radical *varn,* colorer et peindre, veut dire encore caste et race.

Or, de même que les *Aryas* ont d'abord été les *blancs*, de même, croyons-nous, les Touraniens, leurs antagonistes ou opposés, que l'histoire désigne généralement sous le nom de *Sacæ*, ont pris cette dénomination d'un terme qui s'est conservé dans les langues mongoliques et qui signifie *jaune*. Et de même encore que nous avons tiré du qualificatif blanc les sens d'*illustre* et *noble*, de même la race opposée les a-t-elle tirés du qualificatif *jaune*. Nous avons là une carte dressée en Chine et répandue partout où l'on fait usage des caractères chinois, dans laquelle les peuples sont ainsi classés : hommes couleur blanche, hommes couleur rouge, hommes couleur noire, et enfin, pour les pays chinois, hommes COULEUR D'HOMME. Le jaune est donc pour eux la couleur noble, comme le blanc le fut pour nos pères.

FIN.

Digitized by Google

EXTRAIT DE NOTRE CATALOGUE DE LIVRES DE FONDS

ET DE PROPRIÉTÉ.

(LANGUES SÉMITIQUES, CHINOISE ET SANSCRITE.)

Massaja. Lectiones grammaticales pro missionariis qui addiscere volunt linguam *Amaricam* seu vulgarem *Abyssiniæ*, nec non et linguam *Oromonicam* seu populorum *Galla* nuncupatorem. Paris, Imp. impériale, 1867, in-8°; br. 25 fr.

Caussin de Perceval. Grammaire arabe vulgaire pour les dialectes d'Orient et de Barbarie. *Quatrième édition*. Paris, 1858, in-8°, br. 6 fr. 50

Dugat et Farès Echchidiac. Grammaire française à l'usage des Arabes de l'Algérie, de Tunis, du Maroc, de l'Egypte et de la Syrie. Paris, 1854, in-8°, br. 5 fr.

Kazimirski. Dictionnaire arabe-français, contenant toutes les racines, leurs dérivés dans les idiomes vulgaire et littéral, dialectes d'Alger et du Maroc. Paris, 1860, 2 vol. grand in-8°, br. 105 fr.

Martin (A.). Dialogues arabes-français, avec la prononciation figurée. Paris, 1847, in-8°, br. 6 fr.

Mallouf. Guide de la conversation en trois langues : français, anglais et arabe, avec la prononciation figurée (dialecte d'Egypte et de Syrie). Paris, 1864, in-12, br. 4 fr.

Bazin. Grammaire mandarine, ou principes généraux de la langue chinoise parlée. Paris, 1856, in-8°, br. 10 fr.

Rémusat (A.). Grammaire chinoise, ou principes généraux du kou-wen ou style antique, et de kouan-hoa, c'est-à-dire de la langue commune généralement usitée dans l'empire chinois. Nouvelle édition augmentée par L. de ROSNY. Paris, 1858, grand in-8°, br. 15 fr.

Rosny. Aperçu de la langue Coréenne. Paris, 1864 (1867), in-8°, br. 7 fr. 50

Chabas. Le papyrus magique Harris. 1860, in-4°, br. Pl. 40 fr.

— Voyage d'un Egyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, au XIVe siècle avant notre ère. 1867, grand in-4°, br. Pl. 70 fr.

Slaughter. Grammatica hebraica, curante BARGÈS. Editio tertia. Paris, 1867, in-8°, br. 2 fr. 50

Sander et Trenel. Dictionnaire hébreu-français. Paris, 1859, grand in-8°, br. 15 fr.

Garcin de Tassy. Grammaire hindoustani. Seconde édition. Paris, 1863, in-8°, br. 5 fr.

Rosny. Grammaire japonaise accompagnée d'une notice sur les différentes écritures japonaises. Deuxième édition. Paris, 1865, in-4° br. Pl. 6 fr. 50

— Dialogues japonais. Seconde édition augmentée du texte original. Paris, 1867, in-8°, br. 5 fr.

— Recueil de textes japonais. Paris, 1863, in-8°, br. 9 fr.

Favre. Grammaire javanaise, accompagnée de fac simile et d'exercices de lecture. Paris, 1866, un beau vol. in-8°, br. 12 fr.

Chodzko. Grammaire persane, accompagnée de fac simile d'écriture. Paris, 1852, in-8°, br. 10 fr.

Garcin de Tassy. Grammaire persane. Deuxième édition. Paris, 1855, in-12, br. 4 fr. 50

Nicolas. Les quatrains de Khéyam, traduits et publiés. Paris, Imp. impériale, 1867, gr. in-8°. 20 fr.

Bourgade. Toison d'or de la langue phénicienne. Deuxième édition. Paris, 1856, in-f°, br. 18 fr.

Digitized by Google

Jaussen (E.). Grammaire de la langue Maori dialecte tahitien, suivie d'un dictionnaire français-tahitien et tahitien-français. 1860, in-12, br. 16 fr.

Foucaux (Ed.). Grammaire de la langue tibétaine. Paris, 1858, in-8°, broché. 3 fr.

Mallouf (N.). Grammaire élémentaire de la langue turque, suivie de dialogues familiers avec la prononciation figurée et d'un petit secrétaire ou modèles de lettres, etc. Paris, 1862, in-8°, br. 5 fr.

Mallouf (N) Dictionnaire français-turc, avec la prononciation figurée. Deuxième édition. Paris, 1854, in-12, br. 15 fr.

— Dictionnaire turc-français, avec la prononciation figurée. Paris, 1862-67, 2 vol. in-12, br. 30 fr.

— Guide de la conversation en trois langues, français, anglais, turc, avec la prononciation figurée. Paris, 1859, in-18, br. 4 fr.

Timoni. (A). Dialogues français-turc, avec la prononciation. Paris, 1854, in-12, broché. 4 fr.

Burnouf (E.) Commentaire sur le Yaçna, l'un des livres religieux des Perses. Paris, 1833-35, 2 vol. in-4°, br. 72 fr.

Eichhoff. Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde. Paris, 1836, in-4°. 30 fr.

Jost (S.). Grammaire polyglotte, ou tableaux synoptiques comparés des langues française, allemande, anglaise, italienne, espagnole et hébraïque. Paris, 1852, in-8°, br. 2 fr.

Rosny (L. de). Les Écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes. Paris, 1864, in-4°, br. Planches coloriées. 15 fr.

Burnouf (E.). Le Bhagavata Purana, ou histoire poétique de Krichna traduit et publié par E. BURNOUF. Paris, *Imp. Royale*, 1840-47, 3 vol. in-4, br. 135 fr.

— Le même ouvrage. Paris, 1840-47, 3 vol. in-fol. cart. (*De la collection orientale*). 270 fr.

— Le même ouvrage. Traduction française seule, 3 vol. in-4. 60 fr.

— Introduction à l'histoire du buddhisme indien. Paris, 1844, in-4, br. 30 fr.

— Le Lotus de la bonne loi, traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de 21 mémoires relatifs au buddhisme. Paris, 1852, in-4, br. 40 fr.

Eckstein. Etudes sur la grammaire védique. Paris, 1859, in-8, br. 3 fr.

— Notice sur les mémoires de Hiouen-Thsang, trad. par M. JULIEN. Paris, 1858, in-8, br. 3 fr.

Feer. Introduction du buddhisme dans le Kashmir. Paris, 1866, in-8°, br. 2 f. 50

Orianne. Le *mitacchara* et le *dattaca-chandrica*, trad. en français avec des explications, suivis de l'énumération de tous les législateurs hindous et de l'indication de leurs ouvrages. Paris, 1845, in-8, br. 5 fr.

Loiseleur Deslongchamps. Lois de Manou, contenant les institutions religieuses et civiles des Indiens; traduites du sanscrit. Paris, 1833, in-8°, br. 8 fr.

Oppert (Jules). Grammaire sanscrite. DEUXIÈME ÉDITION, corrigée et augmentée. Paris, 1864, in-8°, br., pl. 8 fr.

Tous les mots sanscrits sont suivis de la transcription en lettres latines.

Grand Assortiment de Grammaires, Dictionnaires, Dialogues, livres de textes, etc., pour l'étude de toutes les langues de l'Europe, de l'Orient, de l'Inde, de la Chine, de l'Amérique et de l'Océanie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE ORIENTALE DE MAISONNEUVE ET Cie

15, QUAI VOLTAIRE

VIENT DE PARAITRE :

F. G. EICHHOFF.

GRAMMAIRE GÉNÉRALE INDO-EUROPÉENNE, ou Comparaison des Langues Grecque, Latine, Française, Gothique, Allemande, Anglaise et Russe, entre elles et avec le Sanscrit, suivie d'Extraits de Poésie indienne. *Paris*, 1867, un beau vol. in-8° br., de plus de 400 pag. 6 fr. 50

REVUE DE LINGUISTIQUE ET DE PHILOLOCIE COMPARÉE

Le premier fascicule de ce recueil trimestriel de documents pour servir *à la Science positive des Langues, à l'Ethnologie, à la Mythologie* et *à l'Histoire,* vient de paraître. Ce recueil est destiné à continuer et à compléter l'œuvre commencée, il y a cinquante ans, par Bopp. On sait comment la méthode *historico-comparative* du célèbre linguiste allemand, appliquée aux langues syro-arabes, dites *sémitiques,* puis aux idiomes finno-tartares, etc., créa des branches nouvelles et spéciales sur l'arbre de la science des langues, pour produire enfin la première esquisse d'une *Linguistique générale.*

C'est le développement de cette méthode, son perfectionnement, sa continuation ou sa transformation, que se propose de poursuivre la *Revue de Linguistique et de Philologie comparée.*

Mais, en dehors des études originales, elle se propose de publier des résumés de tous les travaux importants relatifs à la science des langues; car, pour être une œuvre d'actualité, elle veut être à la fois une œuvre de progrès et de propagande, sans autre préoccupation qu'un amour exclusif de la vérité.

Voici le sommaire du 1er FASCICULE (JUILLET 1867) : *La Science positive des Langues. Son Présent, son Avenir,* par M. H. CHAVÉE. — *De l'Aryaque au Français,* par M. AB. HOVELACQUE. — *Sur la Déclinaison Indo-Européenne, etc.,* par M. A. DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. — *Études védiques,* par M. GIRARD DE RIALLE. — *De l'Étude et de l'Enseignement des Langues germaniques,* par M. MAX FUEHRER. — *Études Critiques* sur l'Esquisse d'Etymologie grecque, de M. Curtius, par M. AB. HOVELACQUE. — *Les Inscriptions Cunéiformes,* par M. H. CHAVÉE.

La **Revue de Linguistique et de Philologie comparée** paraîtra tous les trois mois (*le 1er fascicule vient de paraître. — Juillet 1867*), par fascicule de 6 à 8 feuilles d'impression.

Prix de l'abonnement annuel : Paris, 12 fr.; Départements, 14 fr.; Étranger, port en sus.

Digitized by Google

OUVRAGES ÉLÉMENTAIRES POUR L'ÉTUDE DU SANSCRIT

PUBLIÉS PAR LES MÊMES ÉDITEURS

BURNOUF ET LEUPOL. **MÉTHODE POUR ÉTUDIER LA LANGUE SANSCRITE**; Ouvrage faisant suite aux Méthodes Grecque et Latine de J. L. BURNOUF. 2e *édition. Nancy*, 1861, in-8°. 5 fr.

— **DICTIONNAIRE CLASSIQUE, SANSCRIT-FRANÇAIS**, où sont coordonnés, révisés et complétés, les travaux de Bopp, Wilson, Westergaard, Johnson, etc., et contenant le Devânâgari, sa transcription européenne, l'interprétation, les racines et de nombreux rapprochements philologiques. *Paris*, 1865, un beau vol. gr. in-8°, de 781 pages à deux colonnes. 24 fr.

Publié sous les auspices de S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique.

— **SELECTÆ È SANSCRITICIS SCRIPTORIBUS PAGINÆ**. Choix de morceaux sanscrits, les uns traduits, les autres annotés, par L. LEUPOL, avec la collaboration de E. BURNOUF. *Paris*, 1867, un beau vol. in-8°, imprimé avec soin. 6 fr.

Ces trois ouvrages, rédigés d'après une méthode uniforme, sont destinés à vulgariser en France l'étude de la langue sanscrite. Ce sont des livres pratiques, qui ont obtenu le suffrage de toutes les personnes compétentes.

— **LA BHAGAVAD-GITA**, ou le Chant du Bienheureux. Poëme publié en Sanscrit et traduit par E. BURNOUF. *Paris*, 1861, in-8, br. 5 fr.

DESGRANGES. **GRAMMAIRE SANSCRITE-FRANÇAISE**. *Paris*, 1845-1847, 2 vol. in-4°, broché. Réduite à 15 fr.

La grammaire la plus complète qui existe de la langue sanscrite.

J. OPPERT. **GRAMMAIRE SANSCRITE**. 2e *édition*, corrigée et augmentée. *Paris*, 1864, in-8°, br., pl. 8 fr.

Tous les mots sanscrits sont suivis d'une transcription en lettres latines.

FOUCAUX (PH. ED.). **ONZE ÉPISODES DU MAHABHARATA**, traduits pour la première fois du Sanscrit en Français. *Paris*, 1862, in-8°, br. 7 fr. 50

— **GRAMMAIRE DE LA LANGUE TIBÉTAINE**, par PH. ED. FOUCAUX. *Paris*, Imp. Impériale, 1858, in-8°, br. 3 fr.

EN DISTRIBUTION GRATIS :

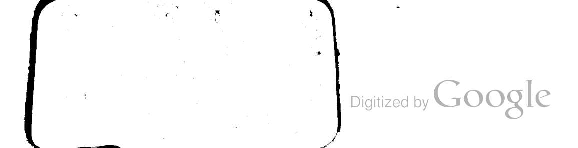
Catalogue d'Ouvrages Anciens et Modernes, relatifs à la Linguistique, l'Histoire et les Religions des Indes-Orientales, provenants de la Collection de feu M. le Capitaine Troyer, 24 pages.

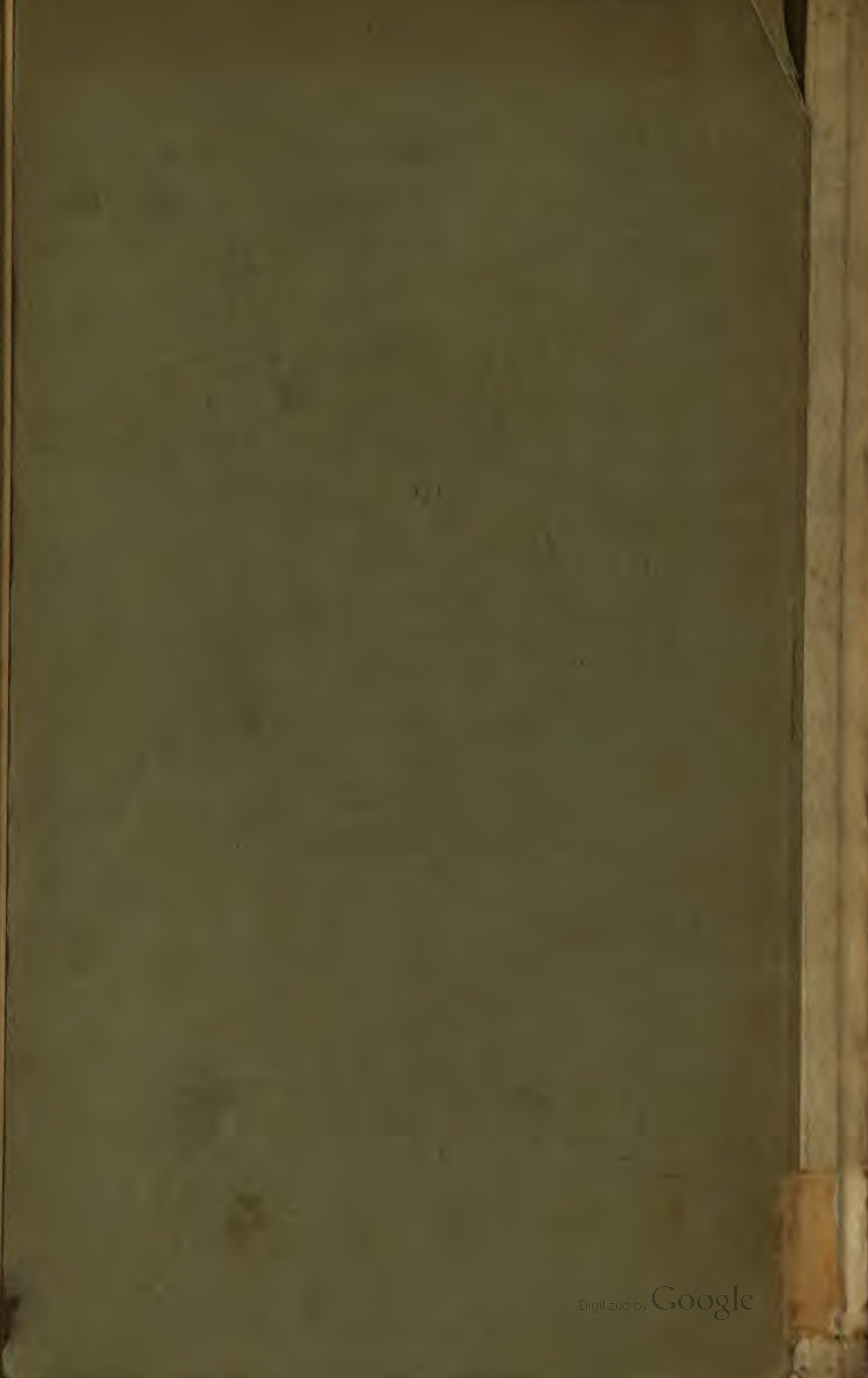
NANCY, IMPRIMERIE ORIENTALE DE Ve RAYBOIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google



Digitized by Google